

Bibliothèque numérique



Bertin, René Joseph Hyacinthe.
Mémoire sur les maladies de la Guadeloupe, et ce qui peut y avoir rapport.

La Guadeloupe : J. Bernard, 1778.
Cote : 90957 t. 11 n° 20

20.
M E M O I R E

S U R L E S M A L A D I X E S

D E L A

GUADELOUPE,

ET CE QUI PEUT Y AVOIR RAPPORT.

P R E M I E R E P A R T I E.

par M. Brétin.



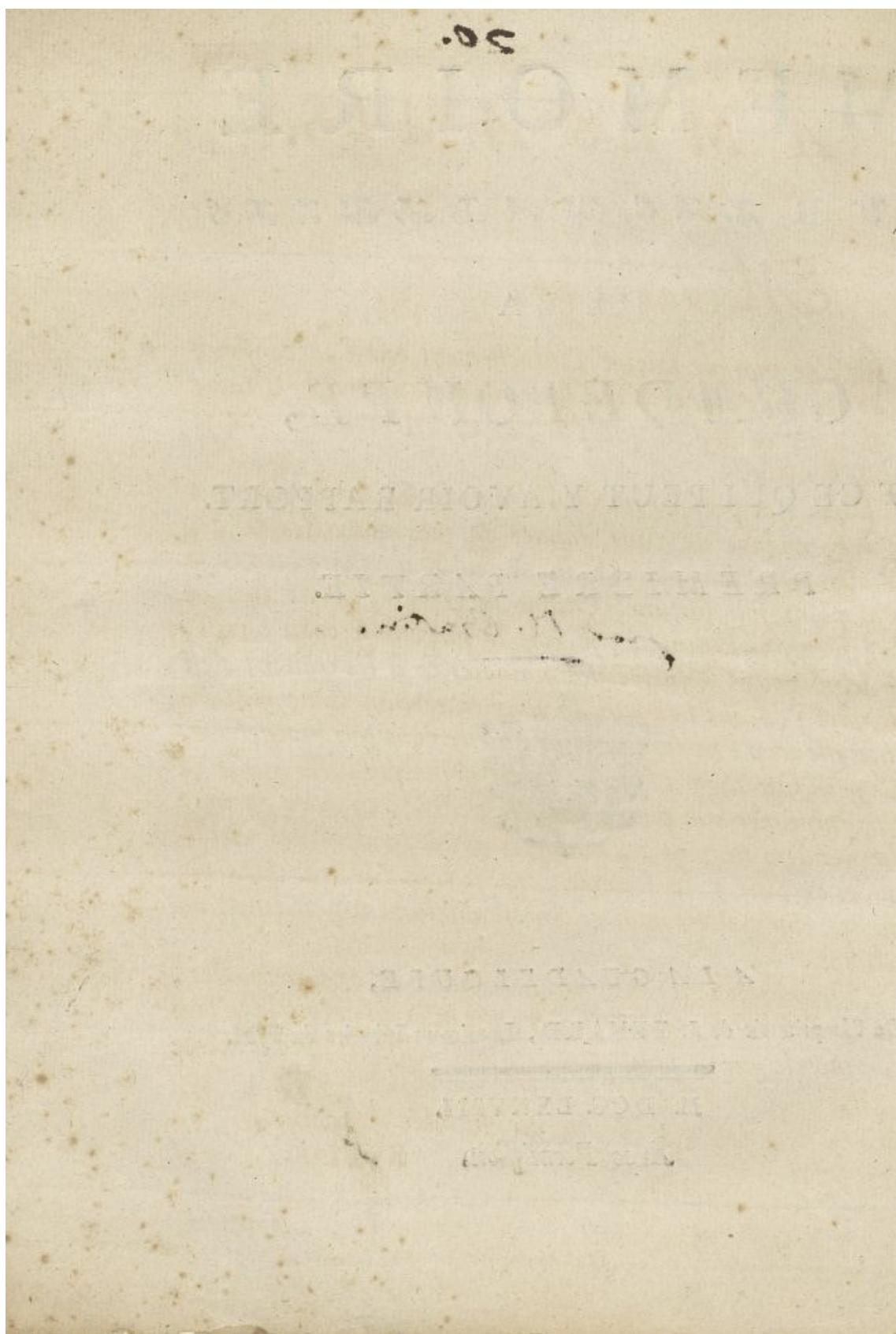
A L A G U A D E L O U P E,

De l'Imprimerie de J. BENARD, Imprimeur-Libraire du ROI.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Permission.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



A M E S A M I S.

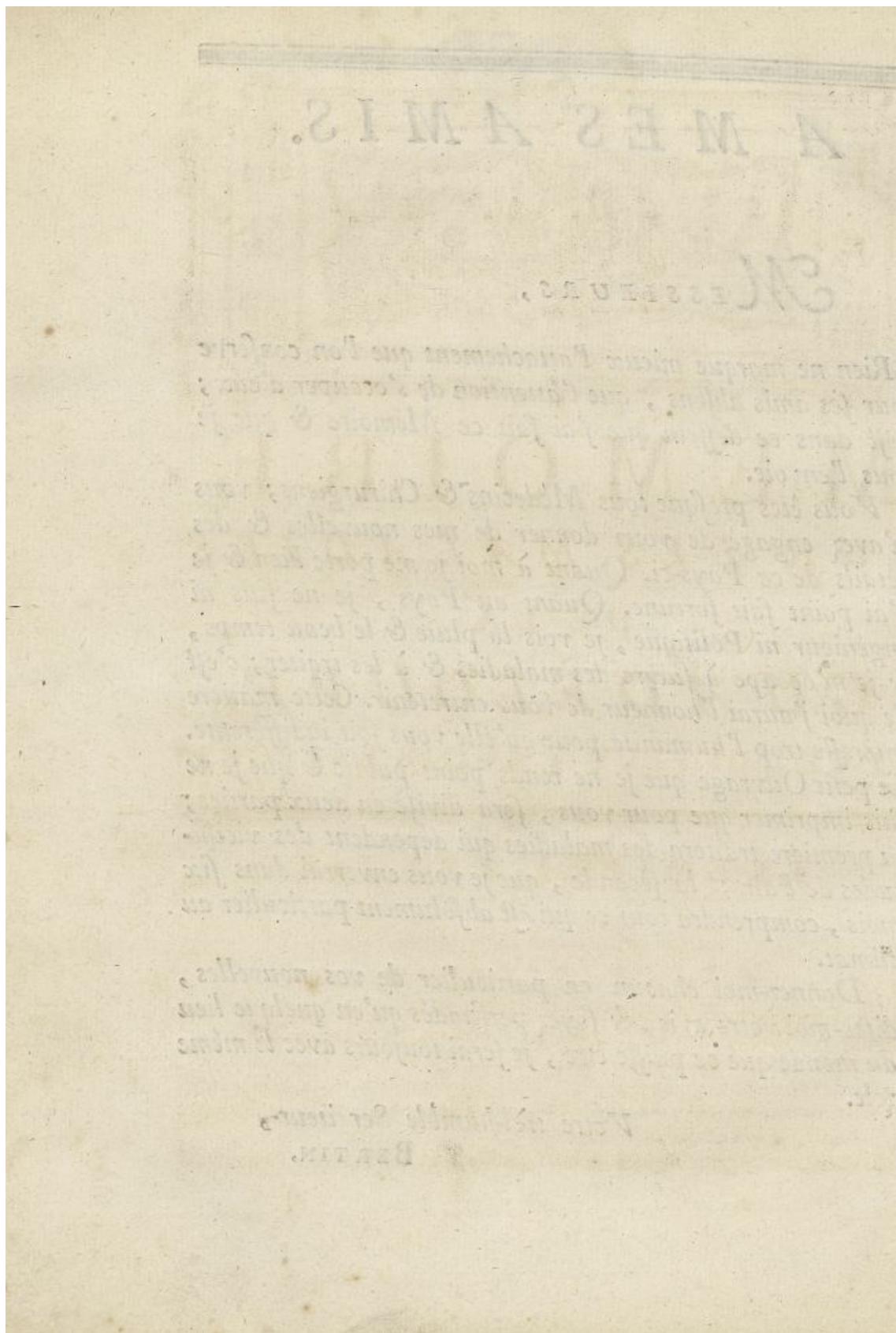
M E S S I E U R S ,

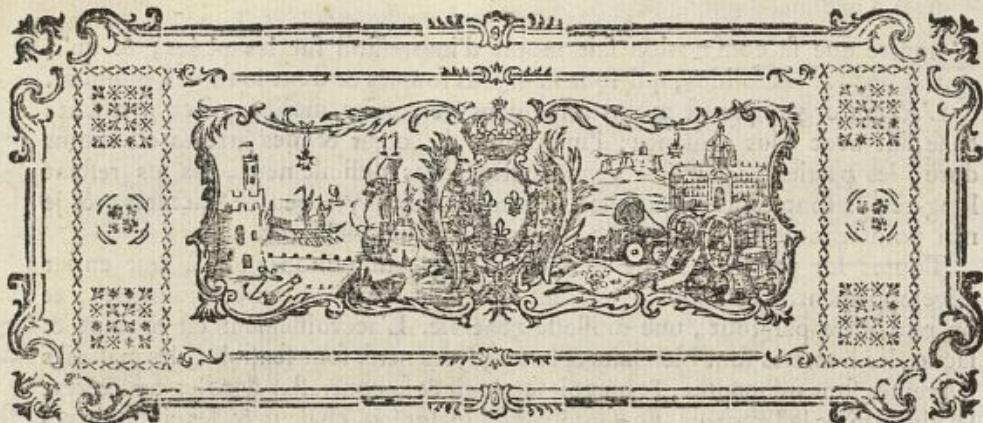
Rien ne marque mieux l'attachement que l'on conserve pour ses amis absens , que l'attention de s'occuper d'eux ; c'est dans ce dessein que j'ai fait ce Mémoire & que je vous l'envoie.

Vous êtes presque tous Médecins & Chirurgiens ; vous m'avez engagé de vous donner de mes nouvelles & des détails de ce Pays-ci. Quant à moi je me porte bien & je n'ai point fait fortune. Quant au Pays , je ne suis ni Ingénieur ni Politique , je vois la pluie & le beau temps , & je m'occupe à suivre des maladies & à les traiter ; c'est de quoi j'aurai l'honneur de vous entretenir. Cette matière intéressé trop l'humanité pour qu'elle vous soit indifférente. Ce petit Ouvrage que je ne rends point public & que je ne fais imprimer que pour vous , sera divisé en deux parties ; la première traitera des maladies qui dépendent des vicissitudes de l'air ; la seconde , que je vous enverrai dans six mois , comprendra tout ce qui est absolument particulier au climat.

Donnez-moi chacun en particulier de vos nouvelles , dites-moi votre avis , & soyez persuadés qu'en quelque lieu du monde que ce puisse être , je serai toujours avec le même zèle.

Votre très-humble Serviteur
BERTIN.





MÉMOIRE
SUR LES MALADIES
DE LA
GUADELOUPE,
ET CE QUI PEUT Y AVOIR RAPPORT.

PREMIERE PARTIE.

Des Maladies courantes.

LA Guadeloupe est située sous un atmosphère chaud & le plus souvent humide. Le thermomètre à l'esprit de vin est comme fixé, le long des côtes, entre 14 d. $\frac{1}{2}$ & 30 d. ; le premier terme est celui des matinées les plus fraîches ; le second, est celui des midis les plus chauds. Du bord de la mer aux moyennes hauteurs des montagnes, il varie de cinq à six degrés ; & du matin à une heure après-midi, il monte ordinairement de six à sept.

L'air est rare, plus léger & moins élastique qu'en France : l'expérience

a

démontre que sa commotion fait moins d'impression sur les plaies, & qu'il agit moins sur les solides, qui sont aussi plus souples & dont le ton est moindre.

L'action organique est moins forte dans les parties molles qui en jouissent, & se fait avec plus d'aisance; l'impulsion du cœur & des artères est moins dure, les parties en général s'endurcissent plus difficilement, les os restent long-temps souples. Les épiphyses s'éfacent tard; il y a peu de fractures, & je n'ai point encore vu d'ossification dans l'aorte des vieillards.

Toutes les parties céderent aisément à cette impulsion jusqu'à leur entier développement. Les ligamens prêtent à tous les mouvements des jointures, & on rencontre par-tout, une mollesse générale. L'accroissement est prompt & facile, les hommes sont bien faits & leste, leurs nerfs sont sensibles, les maladies nerveuses sont fréquentes, & on voit se réunir & se contraster dans les caractères, la vivacité & la langueur. La santé résiste malgré la chaleur & les alternatives auxquelles l'habitude rend insensible: les corps sont faits à l'unisson du climat, la mollesse des organes devient souple & adoucit la force musculaire, sans pour ainsi dire la diminuer.

Le climat n'est pas si favorable aux Européens qui arrivent, ils viennent avec une fibre forte & roide, un sang riche, susceptible de se raréfier & de s'enflammer; & s'ils n'ont un tempérament docile ou qu'ils ne gardent beaucoup de ménagement, ils éprouvent des maladies dont ils sont souvent victimes. Peu-à-peu leur fibre se relâche, leur sang s'appauvrit & ils se créolisent. Il leur en coûte pour subir ce changement; au bout de quelque temps ils s'apprennent d'une diminution notable dans leurs forces, & ce n'est qu'après quelques années qu'ils reprennent leur assiette naturelle; mais au bout d'un certain laps de temps leurs viscères s'obstruent, leur sang s'appauvrit au-delà de ce qu'il doit être pour que la santé se soutienne, & ils sont obligés de repasser en Europe, s'ils veulent éviter de traîner une fin languissante. Lorsque cependant on est parvenu dans un âge avancé, il n'y a plus de révolution à craindre, la santé devient durable & la vie se prolonge à un long terme dans ce climat, qui semble être fait pour les enfans & les vieillards. Les Créoles élevés en Europe, éprouvent à leur retour les mêmes révolutions que les Européens.

Quoiqu'entre les deux tropiques, les saisons ne soient point égales: le soleil, au solstice d'hiver, est assez éloigné pour que la fraîcheur des matinées & des soirées incommode d'autant plus que le haut du jour est toujours chaud, & les pluies, qui sont abondantes, font de Novembre, Décembre & quelquefois Janvier, une saison fraîche & humide.

Depuis Janvier jusqu'en Mars la fraîcheur se soutient, souvent les pluies diminuent ou finissent & la saison est toujours fraîche, mais plus ou moins seche.

Le Printemps est ordinairement sec & modérément chaud jusqu'à la mi-Mai, c'est la belle saison & la plus saine, la fin de Mai & le mois de Juin, sont quelquefois incommodes par la chaleur & la sécheresse.

A cette dernière succède l'hivernage, qui commence en Juillet & finit en Octobre, c'est la saison la plus chaude & la plus orageuse, la seule qu'on craigne pour les ouragans & celle qui dispose le plus aux maladies; il pleut ordinairement

3

beaucoup, il y a cependant des années qu'il fait assez beau. On a souvent des calmes, des pluies subites, sur-tout dans les côtes près des montagnes, la terre s'inonde tout-à-coup; tout dans cette saison paraît remué dans la nature; l'air est ou bouleversé ou croupissant; les inondations rendent ordinairement les eaux troubles & mal-saines.

Après l'équinoxe, les pluies sont toujours abondantes & continues, elles innondent la terre jusqu'en Janvier.

Ce Pays-ci, comme les autres Isles voisines, est traversé dans sa plus grande étendue, qui est à-peu-près du nord au sud, par une chaîne de montagnes qu'on appelle la barre de l'Isle, & qui, en raison de la brise, qui depuis neuf heures du matin jusqu'au soir souffle le plus souvent de la partie de l'est, sépare la partie du vent d'avec celle de dessous le vent.

Dans la partie du vent la brise est plus forte, l'air plus agité, plus frais & plus salin. Dans les endroits qui sont les plus secs, il donne de l'appétit & il est sain. Toute la côte du vent, qui s'étend depuis le vieux Fort, du grand cul-de-sac, qui est au nord, jusqu'aux vieux Fort des Trois-Rivières qui est au sud, n'est pas également disposée ni également saine. Dans les deux extrémités, c'est-à-dire, les quartiers du vieux Fort, des Trois-Rivières & de la Capestered u côté du sud, & depuis la pointe de l'autre vieux Fort, jusqu'à la petite rivière moustique du côté du nord, il y a peu de plaines & de terrains noyés; la côte forme un amphithéâtre assez élevé au-dessus de la mer, & qui s'étend à la montagne, l'eau n'y séjourne point, l'air y est vif & il y a peu de maladies; mais lorsqu'il s'en déclare elles sont ordinairement sérieuses, parce que le sang est plus riche & la bile plus active.

Tout ce qui forme l'intervalle de ces deux extrémités est rempli de plaines & de terrains noyés & couverts d'arbres, qu'on nomme paletuviers; l'air y est plus humide, moins vif & plus mal-sain; la bile domine davantage, mais n'a d'activité que chez les Blancs & les Nègres qui se nourrissent bien; les fièvres sont communes & souvent dangereuses; la mollesse du tempérament plus grande, les nerfs jouent un plus grand rôle & les maladies nerveuses compliquent presque toutes les autres.

La petite Goyave n'a que quelques terrains noyés au bord de la mer & aux environs du Bourg: dans ces endroits le fond de la mer est de vase & se découvre tous les vingt-quatre heures, l'air y est humide, infecté & mal-sain; mais la plupart des terres sont en amphithéâtre & l'air se purifie avant d'y parvenir.

Il en est à-peu-près de même du petit cul-de-sac, quand à la disposition du terrain, le fond de la mer est de sable, les terres des environs sont basses, plates & marécageuses; les Nègres qui les cultivent sont sujets à beaucoup de fièvres & de dysenteries.

Le Bourg est situé entre la mer & un bassin qui étoit autrefois fangeux; avant que ce terrain fut desséché, il étoit beaucoup plus mal-sain qu'il ne l'est aujourd'hui; cependant il y a encore des maladies, & il y regne une sorte de fièvre qui tient beaucoup à la fièvre des prisons du Docteur Pringle, & qui paraît dépendre davantage des exhalaisons putrides qui s'élèvent des roches à chaux qu'on culti

4

dans le milieu du Bourg. Ces roches font des madrepores entre lesquels sont nichés beaucoup d'espèces d'animaux marins qui se putréfient pendant que la pierre seche, & corrompent l'air; aussi il est d'observation que les maladies regnent plus particulièrement sous le vent de cette manufacture.

Ce qu'on appelle la plaine de Houelbourg est le pays plat le plus étendu de l'Isle, il a environ cinq lieues d'étendue du bord de la mer à la montagne; elle renferme dans son centre des bassins & des paletuviers d'eau-douce; dans sa circonference, il se rencontre beaucoup de paletuviers marins, où l'eau de la mer entre & se corrompt avec quantité d'insectes & de petits poissons, c'est particulièrement le long de la rivière salée qui se trouve à l'est & par conséquent au vent; le fond de la mer, qui est de vase, reste à découvert dans les marées basses, & il n'est pas difficile de concevoir que l'air de ce quartier ne peut être que très-humide, souvent putride & mal-sain. Pendant plus de six mois de l'année; on y voit des maladies catharales, des fièvres bilieuses, plus ou moins mauvaises suivant les saisons & les circonstances.

Le Lamentin forme aussi une basse plaine assez étendue & remplie d'eau croupissante & de paletuviers qui s'étendent loin à l'embouchure de la grande rivière à goyave; il y a aussi beaucoup de maladies semblables à celles de Houelbourg.

La côte de dessous le vent est plus chaude & plus étouffée; en beaucoup d'endroits les montagnes bordent la mer, & en d'autres, il y a des paletuviers & des gorges où croupit l'air. Elle s'étend depuis Deshayes jusqu'à la Basse-Terre, c'est cette dernière partie qui est la plus fâne, elle est au sud de la côte. On voit par-tout des fièvres d'opilations d'une espèce particulière, suite nécessaire d'un sang plus brûlé & d'une bile plus épaissie par la chaleur. Les inflammations du foie & les dysenteries sont communes, même à la Basse-Terre.

Au vent comme sous le vent, on voit peu de fièvres dans les habitations près des bois; mais l'air toujours frais & humide donne lieu à des rhumes, des fluxions de poitrines catharales & des dévoiemens; il y a beaucoup de mal d'estomac parmi les Nègres.

Le climat influe sur les animaux comme il fait sur les hommes, tout est également souple chez eux, leur chair est plus tendre & plus blanche, mais elle est moins nourrissante, les plus délicates & les plus recherchées sont celles de dindonneau, de pigeonneau, le mouton & certains gibiers.

Le poisson fait la principale nourriture, celui d'eau-douce est généralement délicat, la chair est fort tendre, mais les espèces en sont peu multipliées. Celui de la mer a la chair plus ferme, moins délicate, mais plus nourrissante, on en sale & on en saupoudre seulement, le sel les endurcit, corrige les sucs visqueux & les rend propres à nourrir les personnes qui ont besoin d'un aliment plus solide, il y en a de venimeux, c'est à quoi il faut faire attention.

Les fruits sont très-communs & viennent en tout temps, excepté depuis Noël jusqu'en Mai, qu'on en voit moins. Il y en a qui sont bons à manger, & d'autres dont on ne se sert que pour faire des limonades propres à étancher la

5

soif; ce sont les limons, les citrons, les oranges aigres & les tamarins. Ces boissons conviennent dans un Pays où le sang & la bile font souvent en effervescence. Cependant l'abus en est dangereux, elles relâchent l'estomac, & occasionnent des aigreurs, à moins qu'en santé on ne les corrige par un peu d'eau-de-vie & qu'on en fasse du punch. Entre ceux qui sont bons à manger, il y en a de très-fains & fort rafraîchissans, le corosol, la grenadine, la grenade, la pomme de lianne & l'orange-douce-amère à grosse peau sont de ce nombre; ils détrempent le sang, calment l'effervescence de la bile & réjouissent le cœur. L'orange douce a les mêmes propriétés; mais comme elle est sujette à pourrir dans l'estomac, elle donne la fièvre quand on en mange trop. L'ananas a l'inconvénient, malgré qu'il soit doux, de contenir un acide trop pénétrant; après qu'on en a mangé beaucoup, il échauffe la bouche & fait saigner la langue. La pomme d'acajou, comme la grenade, rafraîchissent aussi beaucoup, & resserrent la texture du sang. Les différentes espèces de melons sont les plus propres à tempérer la chaleur, & ils ne passent point ici pour fievreux. On peut faire avec le suc de tous ces fruits, de l'eau & du sucre, des boissons très-agréables & très-propres dans les fievers bilieuses, les chaleurs d'entrailles & les dysenteries.

Les bananes nourrissent en partie les Nègres, elles passent assez facilement, mais ne digèrent pas toujours. L'avocat & l'abricot sont indigestes. La sapotille, la pomme-cannelle & la pomme-rose n'ont pour elles que le parfum.

Les semences alimentaires sont dans le genre des pois & des haricots, le ris & le maïs; les Nègres mangent les dernières toutes crues ou seulement roties au feu. Ils en ont l'estomac dérangé & en contractent des devoiemens & la dysenterie. Les racines le plus en usage sont les ignames, les patates, les pieds de veau & le magnoc. On mange les premières comme du pain après qu'elles ont été seulement bouillies dans l'eau ou cuites sous la braise; elles sont fort nourrissantes, mais remplissent l'estomac & gonflent tout d'un coup. La dernière a besoin d'une autre préparation: son suc est le poison froid le plus violent qu'on connoisse; mais après qu'elle a été rapée, exprimée & bien desséchée par le feu, elle devient le pain des Nègres & généralement des Créoles. C'est une nourriture rafraîchissante & propre à former un sang aqueux & tel que le Pays l'exige; c'est le correctif du haut-gout & des salaisons, pour lesquelles le relâchement où tombe l'estomac donne naturellement beaucoup de pente & les rend même nécessaires.

Le piment dont on se sert dans presque toutes les maisons est une sorte de poivre, non pas aussi fixe, mais plus pénétrant que le poivre ordinaire. Il excite & releve l'action des organes, met en jeu tous les nerfs, excite une grande chaleur pour l'instant, bientôt suivie d'une fraîcheur agréable.

Le pain, le vin, le bœuf salé & la morue sont les principales nourritures que fournit le commerce.

Il est rare que le pain ait la même qualité qu'en France; la farine est souvent altérée ou trop ancienne. Quand les Nègres se nourrissent de pain leur sang est plus épais & plus riche, leurs maladies changent de caractère. J'ai vu une dysenterie épidémique, accompagnée ou précédée de *cholera morbus*

effrayans, parmi des Nègres qu'on avoit nourris pendant quelques mois avec de la farine de blé avariée. Ils la mangeoient seulement bouillie dans de l'eau.

Le bœuf salé & la morue font la nourriture presque ordinaire des Nègres & de beaucoup de Blancs, par la raison qu'on aime le haut-goût & le sel, & par la facilité qu'on a de s'en procurer. On a écrit & beaucoup dit contre l'usage des salaisons, mais premièrement elles sont indispensables, secondement elles ne nuisent pas autant qu'on le croit. Le bœuf, après qu'on l'a fait dessaler à propos, contient encore plus de sucs que la viande blanchâtre du Pays. Le sel qui reste en forme l'affaiblissement & facilite la digestion. Il peut nuire cependant aux poitrines délicates, mais il ne donne point d'indigestion & n'occasionne pas le scorbut comme on le dit.

L'opinion commune, en Europe sur-tout, c'est que l'usage du vin est pernicieux dans nos Isles ; on en juge par analogie avec les Pays chauds de l'Italie & de l'Espagne, où il est dangereux ; mais si la même chaleur se rencontre, la même humidité dans l'air & le même relâchement dans les organes ne s'y trouvent point, qualités qui rendent ici l'usage modéré du vin nécessaire. S'il est quelquefois nuisible, ce n'est que pour les Européens qui ont un sang trop bouillant & une fibre encore trop forte.

Les Nègres, ni les pauvres n'en font point usage parce qu'il est trop cher, ils feroient bien de boire de temps-en-temps un peu de punch, ou quelquefois un peu d'eau-de-vie : mais ils font le plus souvent un usage immoderé du tafia, qui est l'eau-de-vie du Pays. Cette boisson attaque les nerfs, & son excès est pernicieux ; il abrutit & fait souvent tomber au bout d'un certain temps dans l'imbécillité ; il rend le sang des Nègres plus inflammatoire & plus disposé à former des inflammations dans le foie & dans la poitrine. A ces inconvénients près, si les Nègres ne se débauchoient pas, il seroit utile pour leurs maîtres qu'ils en bussent, sur-tout quand ils les nourrissent mal ; ils se soutiennent davantage, sont plus forts & moins sujets aux maladies de dissolution.

Tout travail est fatigant, à cause de la chaleur ; cependant l'exercice modéré est nécessaire, si on n'en prend point, tout se relâche, la circulation est lente, le sang se dissout, la limphe s'épaissit, & on pérît cachectique ; si on en prend trop on s'épuise on s'anéantit.

L'étude est utile, il faut à ceux qui ne s'occupent point du corps, quelque chose qui résiste à l'ennui inséparable de la solitude du Pays, & de la monotonie, du climat ; mais l'abus fait bientôt tomber dans un état de langueur qui s'étend également sur le corps & sur l'esprit. Le jeu est un amusement moins mélancolique ; mais je ne le conseillerai jamais qu'à ceux que je souhaiterai voir mourir dans le chagrin & le désespoir. C'est une des principales causes de la dépopulation des Européens qui viennent pour faire fortune.

De tous les exercices, le plus convenable est celui du cheval, pourvu qu'il soit modéré, ceux qui font tous les matins, avant la chaleur, une petite promenade, sont rarement malades.

1°. Plus l'action organique est grande, plus les sucs sont élaborés, plus le sang est riche & inflammable & vice versa.

2°. Quand le sang est pauvre , ses parties adhèrent moins entre elles , & il est plus susceptible de se décomposer & de se changer en sérosité.

3°. Plus le sang tend à la dissolution séreuse , moins il paroît susceptible de dissolution putride , parce qu'il contient moins de principes gras & albugineux ; c'est aussi ce que l'observation apprend tous les jours , & moins la bile qui en émane est active.

4°. Quand le sang n'a plus de mouvement il s'épaissit & se coagule dans les vaisseaux ; mais lorsque son mouvement n'est que diminué , il commence par devenir noirâtre & boueux , puis il se décompose & se change en sérosité , s'il est pauvre , ou en une matière putride & ichoreuse , s'il est riche.

5°. Lorsqu'il abonde en parties grasses & salines qui sont encore crues & non assimilées , la chaleur contre nature de la fièvre , les rancit & les alkalisé , par ce moyen les change en matières bilieuses. On connoît la nature de la bile & sa source.

6°. Il semble par les effets de la bile dans les fiévres , que cette humeur , quand elle est échauffée , attaque & change en sa nature les autres parties du sang ; je n'insisterai cependant pas trop sur ce dernier point.

Il suit de ces principes ce que nous avons déjà observé relativement à la constitution générale de l'Isle , & aux particulières de chaque quartier , & les observations suivantes.

1°. Qu'il y a peu de tempéramens véritablement sanguins dans le Pays ; qu'il y en a au contraire beaucoup de bilieux & de pituiteux.

2°. Que la bile est moins putride & moins active chez les Esclaves attachés à la culture que chez la plupart des Blancs & des Nègres domestiques , parce qu'ils sont plus mal nourris.

3°. Qu'il y a peu de maladies inflammatoires , excepté sur les Européens qui arrivent , ou après des changemens extraordinaires dans l'atmosphère.

4°. Qu'on voit au contraire beaucoup de maladies bilieuses & pituiteuses.

5°. Qu'il y a peu de maladies dont le principe soit la putréfaction du sang , telles que les fiévres malignes & pestilentielle. On fait d'ailleurs que ces maladies ne se contractent guere que par la contagion , ou par un air corrompu & croupissant.

6°. Presque toutes les maladies dépendent originairement de l'estomac ; les fiévres sont déterminées par la sabure des premières voies ; mais tel caractère qu'elles prennent dans la suite , elles tiennent toujours au fond des tempéramens , & sont ou bilieuses ou catharalles ; & il en est de même des autres maladies.

7°. Comme la constitution des saisons change celle des tempéramens , les maladies varient aussi. Quand il fait chaud & sec , la bile est plus chaude & plus seche , le sang est plus inflammatoire , & elles sont plus ardentes. Quand la chaleur & l'humidité réunies déterminent des fontes bilieuses , elles sont alors du caractère de la bile , aux premières fraîcheurs la pituite augmente , elles sont bilieuses & catharalles , tant qu'il fait frais & humide la pituite domine , elles deviennent catharalles , & lorsqu'il fait frais & sec elles participent un peu du caractère inflammatoire.

8°. Les maladies bilieuses & ardentes sont peu de progrès chez les Nègres , exceptés les taffiateurs , & beaucoup chez les Blancs ; c'est en raison de la nourri-

ture. Les pituiteuses, au contraire, sont plus communes & plus graves chez les premiers, qui ont la pituite abondante & naturellement lente & épaisse. Chez les Blancs cette humeur péche par sa trop grande ténuité & son acrimonie.

9° Non-seulement le spalme vaporeux complique & déguise la plupart des maladies, mais encore les vers & les accidens de la gale rentrée. Un malade souvent a tous les accidens de la pleuropneumonie, il a des spasmes, des convulsions, il tombe en épilepsie ou dans des affections soporeuses qui effraient tous les assistants, il rend des vers, quelquefois un seul & il se trouve guéri. Il faut par conséquent dans ces symptômes extraordinaires, attaquer toujours un peu les vers. On voit souvent paroître des fièvres continues portant au cerveau, & qui disparaissent tout-à-coup à la réparation d'une gale qui étoit rentrée, ou à la sortie d'un abcès ; ces crises indiquent le bon effet qu'on doit attendre dans ce cas des vescicatoires. Un malade a des douleurs qui imitent la néphrétique & la sciatique, ou il lui survient une enflure élastique sur le visage & les pieds, qui gagne ensuite sur tout le corps, le tissu cellulaire semble se boursouffler, le malade a la langue fort rouge, sans souffrir beaucoup il devient monstrueux, & meurt dans un triste état. La racine de roseau du Pays est le plus grand spécifique qu'on puisse employer pour faire paroître la gale & dissiper ces accidens.

Quand l'air est tempéré, qu'il n'est ni trop sec ni trop humide, que le sol est sain, que le vent d'est souffle, & qu'il n'y a point de difette, les causes morbifiques ne peuvent être que particulières, & on ne voit point de maladies populaires, c'est ordinairement la température des mois de Mars, Avril & Mai ; le thermometre est ordinairement à 17 & 18 d. le matin, à 24, 25 & 26 d. à midi (a).

Quand la constitution est chaude & seche, qu'il a déjà passé un mois ou six semaines sans pleuvoir, que le thermometre monte de 20 à 22 d. le matin & de 26 à 28 à midi (b), le sang devient sec, aduste & plus grossier, l'humeur pituiteuse plus salée & la bile plus chaude & plus tenue. La rougeur de la langue & quelquefois des yeux, la dureté du pouls indiquent que le sang est échauffé & qu'il ne circule pas librement. On voit se former beaucoup de fluxions, de sérosités acrées sur les différentes parties du visage, à la gorge & à la poitrine, sur-tout si le vent souffle du nord. Il se forme des embarras dans le foie & dans les vaisseaux du mésentere, qui quelquefois sont suivis d'abcès, il regne des dysenteries dont le caractère est bilieux & inflammatoire, qui souvent sont accompagnées de l'embarras du foie, & même de tout le bas-ventre, & d'une fièvre qui porte aussi le même caractère bilieux & inflammatoire. Cette fièvre regne très-fréquemment dans le même-temps que ces dysenteries, sans pour cela s'accompagner toujours. Elles tiennent un peu à la fièvre ardente, & paroissent aussi avoir leur principe dans le foie & le mésentere, elles tiennent au causus par la chaleur & la soif, la rougeur de la langue, qui tantôt est sale & tantôt nette; elles en diffèrent en ce qu'elles ne sont point tierces continues, mais quotidiennes ou doubles tierces, & qu'elles ne sont que remittentes. Les malades vomissent beaucoup de bile jaune

(a) Mars, Avril, Mai & Juin 1773. Avril, Mai & Juin 1774. Mars & Avril 1775.

(b) Avril & Mai 1776. Avril & Mai 1777.

9

& verte, souffrent des douleurs dans les reins & les hypochondres, ils ont un sentiment de plénitude vers l'estomac & dans le bas-ventre, ils se plaignent d'un mal-aise général, leur pouls est petit & dur, ils rendent par bas une bile rouge & très-acré.

Toute espece de remede irritant est toujours nuisible, même à la fin, à cause de l'éretisme. Quelques saignées ; beaucoup de bains & de lavemens, des boissons tempérantes & nitrées dans tout le cours de la maladie, & des mineratifs très-doux à la fin, sont les seuls remedes qu'on puisse employer.

Les dysenteries sont caractérisées par l'abattement, les tranchées, le ténesme ; mais plus particulièrement par des douleurs vives qui s'étendent du dos & des reins aux fesses & aux cuisses. Ce mal fait des progrès rapides, le ventre est bientôt menacé d'une inflammation générale ; quand elle arrive ou qu'elle gagne le foie, les malades ressentent une douleur dans ce viscere qui s'étend aussi le long du dos & des reins, & ils se plaignent d'une autre sous la clavicule droite, le foie s'eleve, devient dur & augmente extraordinairement en peu de temps ; souvent dans l'espace de vingt-quatre heures il est à son plus haut période, la fievre est double tierce avec des redoublemens les soirs, quelquefois aussi elle n'est que tierce.

Les saignées brusquées, autant que le tempérament le permet, sont nécessaires pour arrêter les progrès de ce mal ; ce sang est quelquefois coeneux & fort dur jusqu'à la quatrième & cinquième saignée. Beaucoup de boissons tempérantes, de lavemens & de demi-bains calment l'éretisme, diminuent l'oscillation des vaisseaux, & favorisent la résolution de l'inflammation.

Quand la constitution de l'air est très-chaude & très-seche, c'est-à-dire, que la sécheresse a déjà duré plusieurs mois sans discontinue, & que la chaleur est poussée au point que le thermometre soit à 23 & 24 d. le matin & de 27 à 30 à midi (c), les herbes meurent, les sources diminuent & l'eau contracte une forte odeur de terre. La terre s'échauffe, & il s'en élève des exhalaisons qui affectent les poitrines foibles. Le sang contracte encore un caractère plus sec & plus brûlé, la sérosité devient plus acre, il survient des toux seches, & les maladies lentes de poitrine font des progrès étonnans.

Il se fait une effervescence singuliere dans le sang quand le soleil passe au zenith, il en resulte des apoplexies, soit sanguines, soit fereuses, qui exigent les secours ordinaires & connus de cette maladie.

Les mêmes maladies que dans la constitution précédente regnent & avec plus de vigueur ; on voit des fièvres quartes & éphémères, quelques tierces, on voit des fièvres remittentes, doubles tierces ; mais cependant irrégulières. Aux premières pluies qui tombent à la suite de ce grand sec, & avec cette forte chaleur, il s'élève beaucoup d'exhalaisons terrestres qui peuvent corrompre l'air, donner un nouveau caractère aux maladies ; on voit quelquefois des fièvres qui tiennent beaucoup aux lentes nerveuses & qui durent long-temps.

La constitution chaude & humide suit toujours la constitution précédente,

(c) Juin, Juillet & Août 1777, & même Septembre à la Faye-Mahault.

il pleut la moitié des jours de la semaine pour l'ordinaire ; & le thermomètre, en 1776, a toujours monté comme dans la constitution précédente (d).

Tout se relâche alors, les couloirs deviennent plus libres, l'air fixe se débande & s'échappe, les humeurs se dilatent & se dissolvent. Le sang échauffé & alkalisé ne se soutient plus comme dans la saison seche ; une partie se décompose & tombe en une sorte de dissolution bilieuse ; la bile devient plus abondante, & d'autant plus active qu'elle est plus rassemblée & plus dégagée de la partie musqueuse du sang ; la fièvre s'amasse davantage & tend aussi à la nature de la bile, les maladies font bilieuses & particulièrement les fièvres.

Les fièvres bilieuses se déclarent ordinairement par quelques accès de fièvre quotidienne, deux le plus souvent ; chez les Nègres & ceux dont le caractère du sang est d'être plus séreux & plus grumeux, & la bile moins active. Elles conservent souvent l'intermittence, quoique quelquefois elles deviennent remittentes du cinq ou du sept au neuf ; mais sont rarement accompagnées d'accidens graves. Comme il y a peu d'éréthisme & qu'il se passe peu de désordre dans les vaisseaux, la cure ne consiste qu'à vider l'estomac dans les premiers jours, à rafraîchir & l'étremer dans l'état de la maladie, & purger à la fin.

Chez les Blancs & ceux qui se nourrissent bien, le caractère de la fièvre change, ou, pour mieux dire, s'établit ordinairement le troisième jour. La fièvre devient double tierce, l'accès de ce jour, ainsi que de tous les impairs, prend avant-midi par un frisson, quelquefois deux, entre-coupés par un assoupiissement d'une heure. Les malades se plaignent de beaucoup de douleurs au creux de l'estomac, font de grands efforts pour vomir, rendent une bile jaune ou verte, & quelquefois en plus grande abondance qu'on ne peut supposer pouvoir s'amasser dans l'estomac & les intestins. Celle qui vient par les selles est le plus souvent rougeâtre. Il survient à la fin des redoublemens, des anxiétés & des sueurs froides ; au commencement de l'accès, les malades se plaignent de douleurs dans les hypochondres.

Tous les jours impairs le paroxysme revient de même avec frisson & vomissement, & jusqu'au terme de la maladie il avance d'une heure & quelquefois de deux. Le quatrième jour & tous les pairs, il reste fixé à la même heure dans l'après-midi, il est sans frisson ni vomissement, pour l'ordinaire il est plus régulier, le pouls & la chaleur se soutiennent mieux. La bile s'échauffe toujours de plus en plus, le cinq paroît être le commencement du second période, la fièvre est plus forte, elle devient continue quand elle ne l'est pas devenue le trois. Les accidens augmentent & il s'en déclare de nouveaux, ce sont pour l'ordinaire des hoquets, des convulsions & des spasmes qui prennent à l'entrée des redoublemens, & qui quelquefois deviennent continuels. Ces accidens indiquent souvent autant l'irritabilité du sujet que l'acrimonie de l'humeur & la grandeur de la maladie ; c'est à quoi il faut faire beaucoup d'attention dans le prognostique. Lorsque la saison chaude & humide est avancée, que la bile a beaucoup d'acrimonie, que le malade est bilieux & sujet aux maladies de nerfs, le spasme est quelquefois si grand à l'entrée du paroxysme que la circulation s'arrête presque dans les capillaires ; le pouls manque, la respiration ne se fait plus que difficile.

(d) Juillet, Août, Septembre & Octobre, 1773, 1774, 1775 & 1776.

ment, le malade souffre des anxiétés & paroît prêt à périr. J'ai vu la saignée du bras, rétablir la circulation & faire disparaître les anxiétés à mesure que le sang sortoit. Il arrive souvent que le malade glace la main qui le touche, tandis qu'il se plaint d'une chaleur brûlante dans les parties mêmes qui paroissent les plus froides, l'application extérieure du jus de citron rappelle curiairement la régularité dans le cours du sang & des esprits, rechauffe la peau & diminue l'ardeur dont se plaint le malade. Quelquefois & presque toujours dans les redoublemens des jours impairs, il se fait des décharges de bile sur les entrailles qui augmentent l'anéantissement des malades, concentrent le pouls, causent quelquesfois des coliques d'estomac & d'intestins, & des sueurs froides qui souvent ne finissent qu'à l'entrée du redoublement du jour pair. Lorsque les matières ne sont pas si abondantes & si actives, cet état si inquiétant passe ordinairement peu de temps après qu'il les a évacuées. Il faut encore faire attention à l'égard des fraîcheurs, qui souvent sont l'effet de mouvements vaporeux ; mais dans ce cas elles sont sèches, au lieu qu'elles sont humides quand elles dépendent de la mauvaise nature de la fièvre. Il faut d'ailleurs s'informer si le malade est vaporeux.

Ordinairement le sept, c'est le troisième temps de la maladie, tous les accidens augmentent encore, ils sont à leur plus haut période jusqu'au neuf, que le redoublement demeure fixe ou avance peu. C'est le terme que les vomissemens s'arrêtent ou diminuent. Les évacuations du ventre deviennent plus abondantes le huit, & l'ictère commence à paroître. C'est un bon signe quand le dix les selles s'épaillissent, c'est que la maladie doit se terminer au quatorze. Le onze commence la quatrième période, les accidens diminuent, la fièvre retarde & diminue aussi. Au quatorze, pour l'ordinaire, elle se termine par une fièvre tierce, sans autres crises que les évacuations du bas-ventre, le redoublement, ou pour mieux dire l'accès du jour pair disparaît.

Les premières de ces fièvres qui paroissent sont ordinairement moins régulières, sont accompagnées de moins d'accidens, & le plus souvent se terminent le onzième jour.

La langue est toujours plus rouge quand elles sont précoces, & plus sale quand elles sont tardives. Il y a aussi dans celles-ci moins de chaleur & d'altération, la colliquation est plus grande & la convalescence plus longue.

Lorsqu'on fait attention à ces fièvres dans les deux premiers jours, & que l'éretisme & la chaleur ne sont pas trop considérables; on peut en arrêter le cours en vuidant les premières voies & passant aussi-tôt du quinquina; mais dès que la maladie a pris caractère, il n'est plus guere possible d'en arrêter la marche.

La saignée ne modère point la violence de la maladie, elle développe au contraire la fièvre ; mais dans les sujets pléthoriques elle prévient les embarras des viscères, du cerveau sur-tout, qui cause souvent la mort. Mais aussi-tôt que l'ictère commence à se déclarer elle n'est plus praticable, elle augmenteroit la fonte bilieuse. Quand le vomissement & le hoquet font l'effet de la phlogose de l'estomac, elle les arrête ; mais quand c'est l'irritation de la bile & le spasme de ce viscere, il faut tout attendre de la mixture saline, des potions ou des bals astringens & calmans, ou du quinquina, quand on peut l'employer. Dans les

premiers jours , lorsque tout est encore tranquille & que la langue est chargée sans être trop échauffée , les vomitifs conviennent , mais ils enflamment la bile & peuvent causer des accidens funestes si on les emploie plus tard , à moins que ce ne soit tout-à-fait à la fin . Dans les temps orageux on ne peut que tempérer par beaucoup de boissons acides & nitrées , ou le petit-lait & l'eau de poulet , des lavemens , & quelques bains avant l'abattement des forces . Les vescicatoires conviennent dans l'état de la maladie pour donner issue à une partie de l'humeur febrile , calmer les accidens qu'on ne peut plus modérer par la saignée , réveiller l'action des vaisseaux , & prévenir les fausses crises & les dépôts internes qui en sont les suites . Après le Sept , la nature elle-même indique la nécessité des mino- ratifs employés les jours pairs ; la dépuration commence à se faire . Quand l'ére- tisme & la chaleur tombent , le quinquina est indiqué pourachever la coction , détruire le reste du levain fébrile & rassermirla texture du sang . J'ai même vu des cas où la froidure & la stupéfaction excessive faisoient craindre que la vie s'éteignît , que ce remede à grande dose , a rappelé la chaleur & une partie des forces , arrêté la fièvre & mis tout d'un coup les malades hors de danger . Il est seulement à craindre qu'en arrêtant une maladie avant son terme , l'humeur fixée n'occasionne quelques dépôts intérieurs .

J'ai quelquefois vu ces maladies , chez les femmes sur-tout , dégénérer en une sorte de fièvre lente , nerveuse qui duroit fort long-temps , & à laquelle manquoit cependant le principal signe caractéristique de M. Huxam , l'engourdissement du derrière de la tête , & la douleur au-dessus du front . Mais des fraîcheurs & des chaleurs seches subites & alternatives , quelques sueurs de temps à autres , tantôt froides , tantôt ~~feuves~~ , le clou histérique , ou de violentes douleurs sur les tem- pes , des révolutions promptes dans les urines , tantôt supprimées , tantôt abondantes , tantôt épaisses , tantôt limpides , des resserremens dans toute la poitrine & à la gorge , qui venoient subitement & se passoient de même .

Quand avec la chaleur humide on a resté dans un air chaud & étouffant & que le sang est bilieux , la dissolution bilieuse est quelquefois si considérable & si subite , que la jaunisse survient dès les premiers jours . Ce signe précipité annonce toujours la malignité du mal , interdit la saignée & les remedes irritans , & indique la nécessité des tempérans mucilagineux & aqueux , des boissons nitrées & acidules . L'abattement des forces exige quelques legers cordiaux .

Dans le temps que regnent ces fiévres , on voit le même caractère dans toutes les maladies qui paroissent : quelquefois la bile se décharge tout-à-coup sur les entrailles & les irrite en raison de leur acrimonie , & occasionne des *cholera morbus* affreux , qui précédent certaines dysenteries fâcheuses , sur-tout en Août & Sept .

Ces dysenteries doivent être regardées comme purement bilieuses , elles font l'effet de l'érosion qu'occasionnent les matières bilieuses sur les intestins ; elles suivent pour l'ordinaire les coliques de cette espece , sont plus longues & plus fâcheuses , & exigent beaucoup moins de saignées que celles qui ne sont qu'inflammatoires ; elles en diffèrent par les fraîcheurs des extrémités & parce que malgré les tranchées vives , le bas-ventre n'est point tendu & ne paroît pas être dans un état inflammatoire . Les adoucissans , les huileux , les mucilagineux , les

calmans deviennent plus utiles, comme remèdes généraux; quand après cela la maladie est opiniâtre & que les teneurs ne sont plus aussi considérables, que la fièvre est tombée, on peut employer le spécifique propre à la dysenterie.

Dans les lieux où avec cette constitution de l'air, il y a encore beaucoup de miasmes putrides repandus dans l'atmosphère, la sébure des premières voies prend un caractère de pourriture plus marqué & plus septique, qui ensuite attaque toutes les humeurs, la fièvre qui se déclare alors est bien double tierce, mais la chaleur est toujours brûlante sans fraîcheur, le pouls est petit & fréquent, la tête est souvent prise & les redoublemens viennent dans l'après-midi, les dents se noircissent, il survient quelquefois des taches livides à la peau, & ces maladies, qui tiennent beaucoup à la fièvre des prisons de M. Pringle, n'ont point de termes fixes, c'est aussi à-peu-près le même traitement.

J'ai vu dans des lieux bas une espèce de fièvre putride vermineuse particulière. Après quelques jours de fièvre ordinaire, il survenoit des vomissements de bile verte, & de quelques vers vivants, une céphalalgie & des vertiges qui ne permettoient point aux malades de voir la lumière pendant tout le cours de la maladie, c'est-à-dire pendant trois ou quatre semaines. Les malades avoient la langue chargée avec des vomissements presque continuels qui les empêchoient de rien garder. Il y avoit aussi des coliques qui s'étendoient de l'estomac au nombril; ils étoient dans des sueurs froides & dans un anéantissement ou stupéfaction qui tenoit du *coma vigil*. J'ai calmé le spasme & relevé les forces par des potions cordiales & calmantes, la liqueur minérale anodine d'Hoffman, puis de doux purgatifs unis aux vermifuges, les huiles, les limonades les apothémes de quinquina à la fin & l'usage du vin. Ces fièvres étoient remittentes, quotidiennes, avec des frissons fort longs.

Dans cette même constitution, on voit encore chez les Nègres des fièvres bilieuses qui portent à la poitrine. Il y a deux redoublemens par jour, un le matin, & un autre le soir: la langue est rouge & fort chargée, & après quelques jours de fièvre, & quelquefois aussi-tôt, il survient de la douleur de côté & de l'oppression. Des boissons rafraîchissantes & humectantes, une ou deux saignées, un vomitif ensuite, des loochs un peu purgatifs & expectorans, des cataplasmes relâchans & résolutifs terminent les accidens de la poitrine, & la fièvre qui reste après se détruit par les purgatifs.

Après les grandes chaleurs, c'est-à-dire, dans la saison fraîche & humide, quand le thermomètre reste au 16, quelquefois au 14 d. le matin & qu'il ne passe pas le 23 à midi, étant le plus souvent au 21 & 22 degré (e), qu'il pleut presque tous les jours abondamment, & que les vents sont forts & variables, le corps est comme engourdi, la transpiration diminue & souvent est supprimée, le sang, qui abonde encore en parties bilieuses, se charge encore de beaucoup de fulliginosités, la pituite s'épaissit & devient plus lente: la putridité change de nature, les maladies sont d'abord bilieuses & pituiteuses & tiennent encore beaucoup au caractère des précédentes. Les fièvres bilieuses sont à-peu-près les mêmes, à l'ex-

(e) Octobre & Novembre, 1773, 1774 & 1776.

14

ception qu'elles se terminent plus tard, ne prennent ordinairement caractère que le cinquième jour.

Lorsqu'au lieu d'un vent variable il regne des calmes, ou que des causes particulières ont répandu de l'infection dans l'air, (f), ces fièvres, dès le troisième jour, ont deux redoublemens dans les vingt-quatre heures, un le matin avec frisson & vomissement bilieux, & un autre le soir qui n'est point accompagné de ces accidens. Le cinq elle cesse d'être quotidienne & devient double tierce, les vomissemens de bile poracée & crugineuse deviennent violens & excessifs jusqu'au neuf, l'altération est grande, & les douleurs sont vives au creux de l'estomac ; la fièvre est forte, il y a toujours deux redoublemens tous les jours ; mais le soir du jour impair est plus mauvais, quoiqu'il n'y ait pas de frisson, le malade est plus accablé, à des anxiétés, du délire, des convulsions, des tremblemens dans les poignets, une difficulté dans la langue, & tout son corps reste froid. Ces fièvres, plus putrides que les autres, se terminent au dix-sept ou au vingt-un.

La saignée, quand elle est faite après les deux premiers jours, ne soulage point les malades, malgré qu'ils paroissent très-échauffés & qu'ils se plaignent beaucoup de la tête, elle les abat, accélère la pourriture, provoque des sincopes & des vomissemens qui ne finissent plus : le coagulum du sang que l'on tire est brun & molasse ; & si dans les tempéramens pléthoriques on ne l'emploie pas du tout, la maladie est plus longue, & on ne peut parvenir à éteindre une chaleur lente qui existe dans le sang & qui donne toujours lieu de craindre une incendie. Les vomitifs même les plus doux sont très à craindre : ils excitent dans l'estomac un éréthisme & un spasme qu'on ne peut appaiser, & les malades tombent dans des états effrayans. Il faut beaucoup de bains, de lavemens, de boissons délayantes & acidules ; les vesicatoires dans le tac de la maladie, détournent l'humeur de la tête & font tout le bien qu'on devoit en attendre.

Quand la saison fraîche & humide (g) est plus avancée, l'apituite domine sur la bile, les maladies participent encore au caractère bilieux qui est propre au Pays; mais la surabondance de phlegme peut les faire regarder plutôt comme cathartiques. Il y a plus de fièvres intermittentes que dans toutes les constitutions précédentes; les remittentes commencent le plus souvent par être tierces; vers le sixième jour au soiриl se déclare un nouvel accès peu considérable, qui augmente, avance & s'allonge le huitième jour; ce qui rend la fièvre remittente. Le neuf, le grand accès tarde & diminue; le dix, le petit avance & augmente encore; celui du onze baisse plus que celui du neuf, & par cette progression & rétrogradation proportionnées, l'accès du quatorze se trouve à la même heure & de la même force qu'a été celui du treize; le quinze il manque & la fièvre reste tierce aux jours pairs. Les accidens sont des vomissemens opiniâtres, il y a cependant moins de pourriture, de chaleur & d'éréthisme, la langue est chargée sans être fort rouge. Les vomitifs sont indiqués & point à craindre, la saignée paroît nécessaire & ne précipite point la colliquation; c'est dans ces deux remèdes,

(f) Octobre & Novembre 1776, (g) Noyemb. & Décem. 1773, 1775 & 1776. Janv. 1775.

d'abondance des boissons & le quinquina que consiste la cure. J'ai vu de ces fièvres avec la même marche rester intermittentes.

Il y en a d'autres qui commencent comme les fièvres bilieuses, mais avec des paroxismes fort longs, ils sont toujours d'autant plus longs que la saison est plus avancée ; au cinquième jour les redoublemens se réunissent & forment des paroxismes de trente-six ou quarante heures, & quelquefois de quarante-quatre. Les malades qui n'ont souvent que six ou huit heures de relâche dans les deux jours, s'épuisent promptement.

Elle ne diffère de la pernicieuse qu'en ce que la stupéfaction & la perte de la chaleur ne sont point aussi considérables. Elles exigent le même traitement que les fièvres remittentes bilieuses ; le quinquina est d'autant plus nécessaire aussi-tôt que l'éritisme est tombé, que la longueur des paroxismes menace les jours du malade & ne permet pas de temporiser.

Plus il y a eu de calmes, comme en Octobre & Novembre 1774, ou de causes d'exhalaisons putrides, comme après l'ouragan du 6 Septembre 1776, plus les fièvres catharales bilieuses sont malignes, & tiennent à la fièvre pernicieuse.

Cette fièvre est la même que la précédente ; mais au frisson du troisième ou du cinquième jour, les malades tombent tout-à-coup sans parole, sans connaissance, sans chaleur & presque sans pouls ; état qui dure quinze, dix-huit ou vingt heures. Le jour pair ils sont à leur aise, n'ont que peu de fièvre & ne se souviennent point du passé. Au deuxième redoublement de cette nature, celui du jour pair s'y joint quelquefois & prend la même forme, & ne font plus ensemble qu'un seul paroxisme d'environ quarante heures ; c'est ordinairement au troisième ou quatrième que le malade pérît.

Il est difficile de prévoir la nature de cette fièvre ; mais quand elle se déclare, les remèdes généraux doivent être faits, & les seuls qui restent à faire & sur lesquels on puisse compter, ce sont les vescicatoires & le quinquina à très-grande dose, afin d'arrêter subitement le cours de la maladie.

C'est une règle presque certaine que plus les fraîcheurs augmentent tandis que les pluies continuent, plus les paroxismes des fièvres sont longs & plus les maladies sont opiniâtres ; & que le quinquina est d'autant plus nécessaire & moins à redouter, que l'humeur de la fièvre s'éloigne d'avantage de la bile pure. Dans toutes ces fièvres, qui tiennent à la nature du catharre, les malades sont plus pâles que jaunes, la rate paraît plutôt prise que le foie, & souvent l'ictere, quand il y en a, ne se déclare que dans la convalescence.

Il faut encore observer que vers la fin de la saison fraîche & humide, les fièvres sont moins régulières & plus sujettes à dégénérer en fièvres lentes d'une nature particulière, parce que l'estomac perd son action & que les viscères s'obstruent. Alors les évacuations, tant par haut que par bas, deviennent excessives ; il semble que tout fonde en bile. Les vomitifs, les purgatifs & les minoratifs les provoquent & les font continuer d'avantage, loin de les tarir ; la crasse opiniâtre de la langue paraît cependant les indiquer. Tandis que les remèdes qui réussissent le mieux, sont le quinquina joint aux cordiaux & aux stomachiques puissans. Ils remédient à la fièvre, détruisent les aigreurs dont les malades sont toujours

incommodes, rétablissent l'estomac, & en empêclant la formation de tous ces mauvais sucs, ils empêchent aussi que le malade soit nécessité à les rendre.

Chez les Nègres qui ont la bile moins acre, & la pituite plus lente, plus épaisse & plus abondante, les fièvres catharales ne sont presque jamais malignes; ce sont des fièvres intermittentes presque toutes quotidiennes, avec frisson & douleur dans les reins; elles deviennent au bout de cinq ou six jours continues pendant deux ou trois fois vingt-quatre heures, & se terminent encore par des fièvres intermittentes opiniâtres.

Chez les Esclaves qui sont exposés au vent & à la pluie, l'humeur se fixe souvent à la poitrine, soit avant, soit après le commencement de la fièvre; il survient de l'oppression, de la toux & un point de côté, qui, le plus souvent, n'est pas fixe, mais qui varie d'un côté à l'autre, & est sujet à se porter sous la première piece du sternum où il augmente considérablement l'oppression. Dans les années que le vent reste à l'est ou au sud-est, on ne voit point de ces espèces de pleuro-pneumonies catharales. Il n'y en a point eu en 1776. Une ou plusieurs saignées faites brusquement dès le premier ou le second jour disposent les malades à vomir & à suer, ce qu'il faut faire le plutôt possible. L'usage des loochs incisifs, purgatifs & expectorans est fort nécessaire.

Quand ces fièvres règnent, on voit aussi paroître les maladies du même caractère, des cathares suffoquans, beaucoup de rhumes, & des flux de ventre séreux qui sont fort opiniâtres, & qui le plus souvent sont les avant-coureurs de la mort dans les tempéramens cachectiques, appauvris & épuisés. Les remèdes aux premiers, sont les vomitifs & les diaphorétiques; à l'égard des autres, ce sont l'hypocacurana, les cordiaux, les stomachiques & les astringens.

Cette saison est encore celle qui emporte le plus de Nègres dans les habitations fraîches, par une maladie de dissolution qu'on connoît sous le nom de mal d'estomac, qui n'est autre chose qu'une leucophlegmatie ou une consomption; mais qui sont d'une espèce particulière. Nous allons rapporter seulement la nature & les effets de ce mal qu'on peut regarder comme celui de tous, le plus nuisible au commerce des Colonies, nous réservant à traiter de la cure dans la seconde partie de notre Mémoire.

Il a beaucoup plus de rapport avec le scorbut que n'en ont ces fluxions de pituites salées, qui se portent sur les gencives, les rongent & détruisent les dents, & qu'on connoît improprement sous le nom de scorbut, malgré qu'elles n'aient d'autres rapport avec cette maladie que celui de gâter la bouche. On sait que ce qui caractérise le scorbut c'est l'estomacacé, c'est-à-dire, le gonflement livide, la noirceur & le saignement des gencives, qui tombent en pourriture; les échimoses spontanées, ou les taches brunes sur les jambes & les cuisses, & le pedartrocassé, c'est-à-dire, la roideur des extrémités inférieures & les douleurs vives que les malades ressentent: le sang diffout & noir s'infiltre dans le tissu graisseux, mais desséché du gras des jambes & des cuisses, qui deviennent froids, noirâtres & durs comme du bois. Voilà en peu de mots le caractère & les accidens les plus communs du scorbut; ce qui doit suffire pour détruire ceux qui le croient commun ici; au lieu que les érosions des gencives

cives que nous voyons sont presque sans gonflement, sans lividité, noirceur, ni effusion de sang.

Le mal d'estomac, comme le scorbut, a ses causes éloignées dans un air frais & humide ; le scorbut cependant exige que cette fraîcheur aille jusqu'au froid, & qu'il y ait un principe de corruption dans l'air, dans l'usage des mauvais alimens, dans la disette & le défaut d'exercice, l'abus du sommeil, la suppression des évacuations naturelles, les trop fortes évacuations, l'ennui & le chagrin, l'usage inconsidéré du mercure & du souffre, & certains poisons lents.

Il est rare de voir des Blancs attaqués du mal d'estomac, les Nègres qui y sont le plus sujets sont les nouveaux arrivés d'Afrique, qui trouvent le travail dur, regrettent leur Pays & leur liberté, ceux qui habitent des lieux frais & humides nouvellement découverts & plantés en cafés, ceux enfin qui ont affaire à des maîtres durs, qui exigent beaucoup de travail, les maltraitent & ne les nourrissent point. Tout ce qui tend à ralentir, à épuiser & à décomposer le sang peut donner cette maladie : elle ne diffère du scorbut que parce que l'acrimonie & la corruption ne s'y rencontrent point.

Deux choses sont à considérer dans toute espece de mal d'estomac entièrement confirmé. L'atonie des solides, & l'appauvrissement total du sang. Suivant les causes qui le déterminent il commence par l'un ou par l'autre de ces effets, quelquefois par tous les deux ensemble. Il est aussi plus ou moins fâcheux suivant les causes qui ont agi, & son degré d'ancienneté.

Quand la maladie est à son dernier période, elle est mortelle ; quand elle est seulement confirmée, elle n'est qu'incurable le plus souvent.

Quand les solides sont tombés à un certain point, que depuis long-temps le sang est appauvri, & les sucs nutritifs pervertis, ces deux situations s'entre tiennent mutuellement. Pour rétablir les solides, il faut un sang au moins passable, & qui contienne encore quelques sucs propres à s'assimiler aux parties. Pour raccommoder ce sang, il faudroit des organes propres à préparer & à lui appliquer la nourriture. On peut regarder les effets de ce mal, comme ceux de la vieillesse ; tous deux consument l'humide radical, & il est presque aussi difficile à réparer dans l'un comme dans l'autre.

Lorsque le mal d'estomac est à son dernier période, cet humide radical ou ce gluten qui fert à maintenir unies les molécules des chairs, a changé de caractère, & perdu une partie de ses propriétés. Il s'est fait un changement dans la conformation intime & première des parties, parce que le ~~bon~~ nourricier est altéré depuis long-temps : tout tombe, non pas dans un simple relâchement, comme lorsqu'il a commencé & qu'il étoit encore curable, mais dans une vraie décomposition qui tend à l'anéantissement. Les chairs dont les molécules ne tiennent plus les unes aux autres, n'ont plus ni le ressort ni l'action suffisante pour que la vie tienne long-temps ; le sang totalement appauvri, & qui n'est presque plus que de l'eau, ne leur fournit plus rien qui puisse s'y appliquer, & le dépérissement ne tarde point à s'achever.

Les moins pernicieuses des causes du scorbut, sont la suppression des règles & les fortes évacuations ; on les connaît d'abord, & on peut y remédier. L'air ou la nourriture pourroient être mis dans la même classe : en changeant les ma-

Iades de lieu & de nourriture , avant que la maladie ait pris de fortes racines , on pourroit la guérir . Mais un Habitant qui cultive une terre mal-faine a besoin de ses negres ; celui qui nourrit mal ne peut faire autrement , ou il croit y trouver son intérêt . On parvient bien par des remedes à corriger ou à diminuer les effets de ces deux dernières causes ; mais ce n'est que pour un temps , & à la longue les remedes même deviennent nuisibles .

Le poison est une cause beaucoup plus dangereuse , en ce que pour l'ordinaire on ne la reconnoît pas dans le principe ; lorsqu'on en est prévenu , on peut en arrêter les effets ; mais quand le mal est consommé , il ne faut rien attendre des remedes ; ils n'operent plus .

Les plus pernicieuses de toutes , sont celles auxquelles on ne peut remédier ; les passions de l'ame ; le mal d'estomac , qui en est la suite , est mortel dès son principe .

Celui qui est occasionné par la misere & la disette , qui ont épuisé peu-à-peu les sources de la vie , peut encore être considéré à-peu-près sous ce dernier point de vue .

On le distingue généralement en deux especes ; par rapport à ses effets extérieurs , en humide & en sec .

L'humide est le plus commun ; le sang , dissout & changé en sérosités , s'infiltre dans le tissu cellulaire , & à la fin s'épanche dans les différentes capacités ; toute l'habitude du corps se démarie , la leucophlegmatie se déclare , ensuite l'hypopisie : la vie se soutient , tant que la leucophlégmatisie dure & qu'il y a encore dans les vaisseaux assez de sang dissous pour empêcher qu'ils ne s'affaissent , & que le cœur reste dans l'inaction . Mais quand ce liquide est épuisé , au point de ne plus suffire par lui-même , & qu'alors , soit naturellement , soit par l'effet d'un purgatif , les féroscités sont déterminées vers les intestins , le malade , de gros & enflé qu'il étoit , se dessèche dans l'espace d'un ou de deux jours . Les vaisseaux qui ne sont plus ni resserrés ni soutenus par le gonflement des parties voisines , se relâchent & tombent dans un état de vacuité qui fait périr tout-à-coup le malade . Ces sortes de dévoiemens , quand les forces sont épuisées , sont toujours les avant-coureurs de la mort .

Le sec est celui qui est le plus rare , quoiqu'il ne le soit pas beaucoup . Il est souvent accompagné de vermine dans les intestins , & toujours d'obstructions dans les glandes du mésentere . Il est le plus souvent occasionné par des nourritures grossières & vermineuses (h) , par des substances vénéneuses & corrosives , ou par la disette .

Les solides sont également tombés , & les liquides également appauvris ; mais les premiers sont desséchés , & les seconds épuisés ; les eaux ne se rassemblent point dans le tissu cellulaire ; les malades ont les yeux creux , les joues plates & affaissées , la peau du ventre paroît collée contre l'épine , tout est sec & émaillé au dernier période ; quoiqu'ils mangent toujours , ils ne peuvent plus se soutenir debout , ils ont des tremblemens dans les extrémités inférieures , su-

(h) Les fruits verts d'arbres qui croissent naturellement dans les prairies sèches , tels que la Goyave , l'Icaque , le Ceronel , le Cachiman . Dans les Colonies Françaises on désigne les prairies sous le nom de Javannes , d'étymologie espagnole .

périeures & dans la tête ; ils ont le corps froid comme de la glace , & ils meurent après avoir resté dans cet état , quelquefois cinq à six jours.

A l'ouverture des cadavres , quoique faite peu de temps après la mort , on trouve tous les vaisseaux vides , le cœur affaissé & contenant encore un peu de sang dissout & froid. Toutes les parties intérieures sont froides , relâchées , & les entrailles sont devenues transparentes , les glandes du mésentère sont dures & obstruées.

Les premiers symptômes du mal d'estomac , sont la perte des forces , une peine extraordinaire dans l'action musculaire , d'où s'ensuit nécessairement la paresse , la pente au sommeil , la bouffissure du visage & des pieds , la pâleur de la langue.

Quand il est plus avancé , la langue s'aminçit & devient blanche comme du papier , le pouls petit , fréquent & irrégulier : il survient un appétit dévorant , & pour des choses absorbantes ; les malades mangent communément de la terre & du charbon , quelques précautions que l'on prenne , à moins qu'on ne les enferme dans un grenier. Il y a des negres nouveaux qui , par désespoir , se donnent cette maladie , en mangeant de la terre pour se faire périr. Les malades ont des palpitations de cœur , qu'on apperçoit d'assez loin ; & lorsqu'on pose la main dessus , on sent un tourbillon , comme si c'étoit un anévrisme.

A mesure que le mal augmente , tous ces accidens augmentent aussi , la leucophlegmatie ou la consomption deviennent générales ; le pouls devient plus petit , & manque souvent dans l'espèce humide ; la froideur de la peau augmente , l'asthme survient. Les malades mangent toujours beaucoup , ne peuvent plus se traîner : enfin ils tombent comme en apoplexie séreuse , & périssent ainsi , quand ils ne finissent pas par le dévoiement. Dans le mal d'estomac , si la chaleur fébrile qu'ils avoient presque toujours conservé , se change en froideur , le pouls devient à peine sensible ; ils restent encore quelque temps dans cet état , & finissent ensuite par des tremblemens , comme nous l'avons déjà dit.

Quand la saison est froide & seche , que le thermometre descend à 14 degrés (1) que le vent du nord souffle , & que les pluies ne sont point abondantes , l'action des solides augmente , & le sang devient plus dur : il regne des fluxions de poitrine inflammatoires , dont le cours est rapide , & qui sont dangereuses , quand les sujets sont robustes. Ces maladies , qui ont alors le même caractère qu'en Europe , exigent le même traitement.

(1) Décembre 1774 , Janvier & Février 1775 .

Fin de la première Partie.

MÉMOIRE
SUR LES MALADIES
DE LA GUADELOUPE
ET CE QUI PEUT Y AVOIR RAPPORT.

SECONDE PARTIE.

Des Maladies particulières.

DANS la première Partie de ce Mémoire, je me suis engagé à traiter, dans celle-ci, des maladies particulières & indépendantes des vicissitudes de l'air. Je me suis en même-temps expliqué, que je n'écrivois point sur la foi des autres, mon dessein n'étant pas de faire un Traité, mais seulement un recueil de mes propres observations. Je n'écris donc que ce que j'ai observé, & je suis bien éloigné de croire avoir tout vu.

La plupart des maladies, qui me restent à traiter, ont toujours été regardées, ou comme fort difficiles à guérir, ou comme incurables. Lorsque j'ai écrit la première Partie, j'avois déjà traité quelques-unes de ces maladies, & la disparition des symptômes me les avoit fait regarder comme guéries ; mais, dans la révolution d'une année, leur retour m'a fait connoître que je n'étois pas encore au terme, & que, pour y parvenir, il me falloit plus de temps que je ne me proposois d'en prendre.

Ceux qui attendent cette seconde Partie, dans l'espoir d'y trouver des spécifiques certains, seront peu satisfaits : ils y trouveront seulement quelques recherches sur la nature des maladies, une exposition des différentes méthodes de traiter, connues & usitées dans le Pays, ce qu'on peut en attendre, le choix que j'en fais, & quelques nouveaux moyens, dont je tenterai l'essai, & que je propose à ceux qui voudront suivre la même carrière que moi.

D'après l'idée que j'ai donnée du mal d'estomac, l'ayant considéré comme dépendant en partie de la vicissitude des saisons, & cependant comme tenant son principe plus particulièrement de la constitution du Pays, j'ai réservé la méthode de le guérir pour cette seconde Partie, destinée à traiter des maladies particulières.

A

2

Rétablir les solides, relever leur ton & réveiller l'action organique, restaurer les fluides, les rendre méables, & leur donner le degré de consistance & de coction convenable pour qu'ils soient propres à la nutrition & aux autres fonctions, c'est ce qu'indique la nature du mal d'estomac.

La bonté des sucs dépend autant de la perfection des organes qui les préparent, que de la qualité des alimens qui les fournissent. La perfection des organes dépend aussi de la qualité des sucs qui circulent dans leurs vaisseaux. C'est dans cette réciprocité que réside la difficulté de la cure. Le ton des solides ne se rétablit d'abord qu'avec peine ; l'action organique se ranime plus aisément, & peut y suppléer pour un temps. C'est donc par où l'on doit commencer la cure, il faut employer les cordiaux.

L'action organique ranimée ne se soutient pas long-temps, si les solides, dénués d'une nourriture convenable, manquent de ton & de fermeté, elle retombe bientôt. Il faut donc emprunter, pour le moment, un ton artificiel, resserrer les solides par les substances astringentes, jointes aux cordiaux.

Les choses à ce point offrent encore des difficultés ; la nature commence à reprendre, mais c'est l'effet de la présence du remede. Suffoquée par trop de sucs cruds, pour qu'elle puisse les élaborer, elle demande à être un peu allégée, non pas épuisée. Il faut discuter une lymphé trop épaisse, aiguillonner par des substances un peu actives les vaisseaux engourdis, employer tous les moyens propres à soutenir le jeu des vaisseaux, & offrir aux organes un aliment qui facilite promptement leur réparation. Ce sont là les indications générales.

Les méthodes ordinaires de traiter le mal d'estomac dans les Colonies, méthodes communément plus connues des Habitans & des Negres même que des Chirurgiens, tendent toutes plus ou moins à remplir ces vues générales.

Les unes consistent à purger les malades avec des hydragogues dans l'eau de vie ; car les purgatifs ne procurent aucun effet, s'ils n'étoient joints à un véhicule qui réveille la sensibilité & l'action de l'estomac. On répète ce remede tous les deux ou trois jours ; il convient dans les cas où il y a déjà hydropisie formée, ou une anarsaque considérable : les eaux coulent promptement & le malade se trouve bientôt mieux. Mais un reste de langueur, & les palpitations qui subsistent, n'annoncent que trop l'insuffisance du remede & la persistance du mal.

On joint quelquefois à ce remede le quinquina : alors il devient plus propre à rétablir réellement le ton des organes ; cependant il est encore rare, que, par son moyen, on obtienne des guérisons radicales. Il a quelquefois l'inconvénient de produire des embarras & des météorismes dans le bas-ventre de ceux qui ont beaucoup d'impuretés dans les humeurs.

La seconde méthode est celle des elixirs stomachiques, qu'on prépare de différentes manieres. Ceux dont on se sert le plus souvent, sont l'aloès dissous dans le tafia, ou bien les épices & le mâche-fer bouillis dans du tafia & du jus de citron ; on y ajoute du sucre. Ce remede, qui conviendroit comme cor-

³
cial pour commencer la cure, s'il étoit suivi par d'autres appropriés aux circonstances, employé seul soulage d'abord, mais ne réussira jamais. Il ranime les forces, & même les soutient par sa qualité astringente; le mâchefer lui donne une pésanteur qui incommode certains malades.

Une troisième espece de remede est l'usage des grappes, qu'on prépare de beaucoup de façons différentes. Ce sont des especes de bierre, qui conséquemment sont légèrement cordiales & stimulantes, propres à s'opposer à la dissolution; mais elles ont aussi l'inconvénient de toutes les liqueurs mal faites, de fermenter dans les entrailles & de causer la diarrhée par indigestion.

Outre ces propriétés communes des grappes, on leur en communique d'autres par le moyen des drogues qu'on y fait entrer. Chaque Habitant à sa grappe particulière, qu'il compose à sa façon. Le mâche-fer entre dans presque toutes les especes. Mais, par rapport à leurs propriétés, on peut en faire trois classes: celles fortement hydragogues, celles stomachiques & celles sudorifiques; on les nomme communément tisane à trois coups, parce qu'on en donne par jour trois verres à liqueur.

Les grappes hydragogues sont utiles lorsqu'il y a hydropisie, ou une anasarque considérable; elles font couler les eaux abondamment & desséchent les malades; mais elles ne les guérissent point. Ceux qui les traitent, s'en tenant toujours au même remede, ne peuvent finir la cure. Il faudroit d'abord, comme nous l'avons dit dans la premiere Partie, éloigner la cause du mal, procurer un bon air & un exercice convenable au malade, sans l'abandonner à lui-même, sans l'excéder, comme on fait; soutenir & réparer ses forces par des alimens solides & des remedes toniques & astringens, qui soient en même-temps apéritifs: on les trouve aisément dans les fruits du Pays. Mais dans le cas où un malade est déjà très-assoibli, où tout son sang est pour ainsi dire changé en eau, ces remedes hydragogues déterminent la diarrhée mortelle, dont il a été parlé dans la première Partie.

Les grappes stomachiques conviennent lorsqu'il n'y a pas d'hydropisie, ni trop de bouffissure; elles éguillonnent & fortifient les entrailles, s'opposent à la diarrhée & réveillent insensiblement toute la machine. Quoiqu'il paroisse une superfluité de sucs cruds & séreux, s'ils ne sont pas en trop grande quantité, les hydragogues ne sont pas toujours nécessaires; lorsqu'on a rétabli le ton des parties, ils sont chassés par les seules forces de la nature.

Les grappes dans lesquelles on fait entrer les bois sudorifiques & amers sont d'un usage beaucoup plus étendu; elles réveillent l'action, en même-temps qu'elles remontent le ton des organes, elles sont d'ordinaire très-piquantes & ont de l'astriction. Elles divisent la lymphe glaireuse, débouchent les conduits excréteurs, & chassent par la transpiration ou toute autre voie la partie trop crue & trop impure des humeurs. Elles préservent d'ailleurs les malades du sommeil, auquel ils sont si enclins, & qui leur est si pernicieux.

Elles conviennent, pour ainsi dire, dans tous les cas. Si le malade est hydropique, & que le remede ne le purge point, on en est quitte pour, tous les deux ou trois jours, lui donner des hydragogues; & on peut après l'usage de

4

ces grappes , mettre pendant quelque temps les malades à celui du quinquina , infusé dans du vin blanc.

Quand le mal d'estomac est sec , le lait coupé avec le quinquina est ce qui convient le mieux , pour rétablir le ton des solides , raffermir la texture du sang , adoucir l'acrimonie des humeurs , & nourrir.

On doit éviter dans toutes les maladies , où le principe est l'inactivité des solides & une lymphe glaireuse , les alimens qui forment un chyle trop aqueux & visqueux , & qui ne donnent point d'activité à la bile. La farine de magnoc , & le poisson frais sont pernicieux : les salaisons sont préférables.

Ces indications ne sont pas les seules à remplir. Il se rencontre souvent des circonstances , qui bornent ou rendent infructueux les effets des remedes les mieux indiqués.

L'humeur pituiteuse se porte sur les premières voies , dépose sur l'estomac une quantité d'humeur glaireuse qui l'inonde , & le rend absolument insensible à l'effet des remedes. Si , lorsque cet état s'annonce par une pesanteur , par un dégout général , & par la crasse de la langue , on ne fait pas vomir , les remedes n'operent pas. L'eau-de-vie de gayac réussit ordinairement.

Il se forme des épanchemens de sérosité dans le bas-ventre ou dans la poitrine ; si on ne tire pas ces eaux par un moyen quelconque , supposé que les remedes ordinaires n'y aient point d'action , il faut que le malade périsse. Si c'est à la tête ou dans le canal de l'épine que se fait l'épanchement , le malade périra indubitablement d'une apoplexie féroce , si on ne la prévient par des fétions & des vésicatoires à la nuque , lorsqu'elle commence à s'annoncer par l'empâtement du visage & par l'assoupissement ou l'inclination au sommeil : il faut alors éviter que le malade se baigne ou s'expose au grand soleil : ces deux causes déterminent cette sorte d'apoplexie , de laquelle on tire rarement les malades.

Quelquefois , par l'effet du relâchement naturel , ou par celui d'une cause irritante sur les intestins , le sang dissous & , pour ainsi dire changé en eau , se porte sur les entrailles ; la diarrhée survient , & , par la vacuité qu'elle laisse dans les vaisseaux , la mort suit bientôt , si par de puissans astringens en potion & en lavement , on ne resserre promptement les bouches qui donnent issue à ce sang qui soutient encore la vie.

Les spasmes & les convulsions sont des maladies de tous Pays. Cependant plus le climat est mol & chaud , plus les nerfs sont délicats , faciles à être ébranlés , & plus ces maladies sont fréquentes.

Le Tétanos est presque le seul accident qu'on craigne aux Isles dans les blessures , & l'accident le plus funeste aux enfans nouveaux-nés , sa fréquence le fait regarder comme une maladie particulière au Pays. Mais dépend-il de la constitution naturelle & particulière des nerfs de ceux qui naissent sous le climat , ou d'une simple disposition passagere que prennent les nerfs ? Ou enfin , est-ce le contact d'un air naturellement ennemi du genre nerveux ?

Tout ce qui est constitution , & posé par la nature , ne varie que très-difficilement. Il ne faut qu'être dans le Pays , pour être plus sujet qu'ailleurs au Tétanos. Il ne dépend donc pas de la constitution primitive des nerfs.

On connoît l'influence de l'air de certaines Contrées sur les plaies : on fait qu'ici celles de la tête guérissent facilement, & que celles des jambes sont pernicieuses. Mais on fait aussi qu'une plaie, quoique grande, lorsqu'elle est pansée méthodiquement, & qu'on ne laisse pas refroidir le pus qu'elle renferme, ou qu'on n'applique pas l'appareil à froid, expose rarement le malade au Tétanos. Il ne dépend donc pas de la mauvaise qualité de l'air. Il a donc son principe dans la disposition particulière que prennent les nerfs dans ce Pays-ci ; & sa cause la plus fréquente est le contact du froid sur ces mêmes nerfs. Le froid est ennemi des nerfs, dit Hippocrate.

Le Tétanos n'arrive presque jamais spontanément dans les blessures ; il est toujours déterminé par une cause, soit irritante, soit ennemie des nerfs, comme le froid ; l'effet continual d'un corps déchirant, ou la compression d'un corps simplement dur, le contact d'une chose froide sur les nerfs dépouillés, telle que l'eau refroidie par l'air extérieur, déterminent cet accident dangereux.

On l'a vu survenir à la suite de simples piqûres aux pieds déjà presque guéries, par le seul contact de l'eau froide sur la blessure. L'eau froide nuit aux ulcères, disoient les Anciens. Elle détermine le Tétanos plus aisément ici qu'en France, quoiqu'elle soit sans comparaison moins vive ; les nerfs y sont donc beaucoup plus susceptibles.

On appelle proprement Tétanos celui qui survient à la suite des blessures, & mal de mâchoire, celui qui prend aux enfans nouveaux-nés dans les huit ou neuf premiers jours de leur naissance.

Le premier peut être un véritable Tétanos, c'est l'espece la plus rare ; mais le plus souvent la tête est portée en devant, en arrière, ou sur l'un des côtés. Il est encore assez rare de voir le spasme occuper d'autres parties que les muscles de la tête & du col, excepté dans le dernier degré de la maladie.

Quoique cet accident puisse provenir de la violente douleur, je ne l'ai jamais vu arriver de cette sorte. J'ai vu des blessés souffrir au point d'en demeurer immobiles & d'éprouver des convulsions, sans qu'il en résultât le spasme que nous nommons Tétanos. Je suis cependant bien éloigné de vouloir dire, que cela ne puisse arriver.

Les cas où on craint le plus le Tétanos, c'est dans les grandes plaies avec écrasement, à la suite des grandes amputations, des clûtes de haut sur les reins, le dos, ou le col avec commotion, & des simples piqûres des parties tendineuses & aponévroïques : je l'ai vu arriver le septième jour après l'avortement par la suppuration d'une très-petite portion de l'arriere-faix restée adhérente : le Tétanos se déclara en devant, sans que pour cela la malade se soit plaint de douleurs à la partie où étoit la cause. Je l'ai vu se déclarer en arrière pour une blessure dans l'oreille, après que la plus forte douleur fut passée, & que la suppuration eut commencé à s'établir. C'est toujours après le temps de l'inflammation, & quand la suppuration est établie dans une plaie que le Tétanos survient, ou après les quatre ou cinq premiers jours d'une chute.

Lorsque le Tétanos n'est pas l'effet d'une forte douleur, qui indique le lieu de son origine, & qu'il n'est la suite que d'une simple piqûre de laquelle on ne

le mésie pas, les premiers accidens avant-coureurs en imposent souvent : on peut se méprendre. C'est d'abord un sentiment douloureux & de mal aise partout le corps, avec difficulté de mouvoir le col ; & quand c'est le Tétanos véritable, il survient une forte douleur à la nuque, accompagnée de resserrement à la gorge. Le Tétanos se confirme ensuite par le spasme, lequel devient permanent, à l'exception de certains momens de calme, qui permettent au malade d'avaler des boissons, dans d'autres il éprouve des convulsions violentes & générales, à-peu-près semblables à celles des épileptiques.

L'emprosthotonus s'annonce par un sentiment d'oppression & de resserrement à la poitrine & à la gorge ; l'opisthotonus par une douleur à la nuque, dans le col, & qui s'étend tout le long du dos. Mais dans toutes les especes, comme dans la premiere, le mal a ses progrès & ses temps marqués. C'est au second période qu'il se confirme ; au troisième il augmente, les paroxismes deviennent plus violens & plus fréquens ; c'est après le troisième ou le quatrième jour que le malade pérît ; lorsqu'il en revient, ce n'est que peu à peu & à la longue que le calme se rétablit.

La seconde especie, ou le mal de mâchoire, consiste dans le resserrement de la mâchoire inférieure contre la supérieure, qui empêche l'enfant de rien prendre, excepté dans certains momens de calme. Et, comme dans celui dont nous venons de parler, l'enfant est sujet à des paroxismes de convulsions épileptiques, qui augmentent & deviennent d'autant plus fréquentes qu'il est plus près de sa mort. On n'a que très-peu d'exemples de cette maladie après le neuvième jour. Pour moi, je n'en ai point vu. Pour l'ordinaire elle affecte les jours impairs après la naissance, & ces jours sont critiques. Quand l'enfant succombe, c'est vers le troisième jour de la maladie. Les accidens qui précédent le mal de mâchoire sont une toux convulsive, des vomissements, des hoquets, & tout ce qui indique l'irritation des entrailles. Quelquefois le mal survient tout-à-coup, sans être annoncé par aucun avant-coureur.

Les Praticiens en ont souvent attribué la cause à la mauvaise manœuvre des Matrones, & à leur façon vicieuse de lier le cordon. Cette cause peut bien avoir lieu quelquefois. Ils ont accouché eux-mêmes, & n'ont pas toujours mis les Négrillons à l'abri de cet accident. Je l'ai vu arriver plusieurs fois par l'irritation des matières âcres dans le bas-ventre.

Les Habitans, que bien des raisons portent à se défier de leurs esclaves, ont regardé cette maladie, lorsqu'elle est devenue comme endémique sur leurs Habitations, comme un effet de la malice de leurs Negres. D'après cette prévention, beaucoup ont établi chez eux l'usage de tenir les negrillons renfermés, & à la charge de leurs mères & des Matrones, pendant les neuf jours que le mal est à craindre. Soit qu'il fut occasionné par le grand air auquel l'enfant pouvoit être exposé sans cette précaution, soit qu'en effet il doive son origine à la méchanceté des esclaves, le mal a beaucoup diminué & commence même à devenir assez rare.

Une fois que les nerfs ont été ébranlés au point où ils le sont dans le Tétanos, n'importe de quelle especie, il n'est pas aisément rétablir le calme.

7

s'est ce qui fait que quand il est porté à un certain période, il est communément regardé comme mortel. Détruire la cause irritante, adoucir ou dissiper l'âcreté, changer la disposition du nerf irrité, c'est ce qu'indique la cause de la maladie, & ce que propose l'Hippocrate moderne (Boerrhave). Mais ici l'expérience n'a que trop souvent fait voir l'inutilité d'attaquer dans cette maladie la cause déterminante; dès qu'une fois elle a mis le branle dans tout le système nerveux, elle porte malheureusement ses effets au-delà de l'existence de la cause. On a vu cependant le Tétanos causé par la ligature du nerf, finir par la section de cette partie. Mais, comme nous l'avons dit, ce n'est pas la cause la plus ordinaire, & dans tout autre cas les secours dirigés vers la partie blessée, quoi qu'ils ne soient point à négliger, deviennent souvent infructueux.

La maladie une fois bien déterminée, consiste en elle-même dans un influx désordonné & permanent des esprits animaux sur les muscles, qui reçoivent les nerfs de la cinquième paire, de la dixième & des trois premières cervicales, n'importe de quel endroit parte la cause du désordre; & l'effet sensible est le spasme de ces parties. Pour détruire le spasme, il faut donc calmer le mouvement trop impétueux des esprits par les moyens connus, & empêcher dans la partie convulsée la réaction, qui entretient & perpétue le désordre.

On ne connaît rien qui calme plus le mouvement des esprits que les moyens propres à calmer celui du sang, c'est-à-dire le repos, la saignée modérée, les remèdes tempérans, les narcotiques légers & les bains.

Pour empêcher la réaction des parties affligées sur les nerfs, & par conséquent sur le cerveau, il faut diminuer de leur force, c'est-à-dire, les relâcher & les maintenir dans cet état. L'expérience apprend que, si on relâche la peau, tout le système nerveux se détend, & que rien ne produit mieux cet effet que les inonctions ou embrocations, les bains tièdes, sur-tout faits avec les huiles & le lait. Les anciens se servaient d'huile & d'eau tiède. Ici on a vu réussir les bains d'huile, & j'ai observé que, quoi qu'on ne soit pas toujours à portée de les employer, le traitement le plus méthodique & le plus sûr a été celui des calmans, des bains & des embrocations, avec la précaution de tenir le malade dans un lieu où la chaleur fut toujours douce & égale, afin de favoriser la sueur, qui est salutaire au malade, quand elle n'est pas forcée.

Dans cette maladie, comme dans toutes les autres qui dépendent de la lésion dans les fonctions des nerfs, par conséquent d'un principe encore inconnu, on a proposé beaucoup de moyens absolument contradictoires. Nous voyons qu'Hippocrate & beaucoup d'autres qui l'ont suivi conseillent en même-temps les remèdes propres à calmer & d'autres fort échauffans & irritants, des relâchans & des toniques. Tantôt ce sont de simples boissons aqueuses; ensuite dans les mêmes circonstances on les charge des sels volatils les plus chauds, on propose des bains tièdes d'huile & d'eau : c'est par ce moyen, que Gallien s'est guéri lui-même d'un Tétanos commençant. On frotte ensuite les malades avec des huiles âcres, propres à échauffer & à irriter la peau. On conseille aussi l'usage des bains à la glace & des douches froides.

La méthode que l'on suit le plus communément aux Isles pour le traitement du Tétanos est celle des sudorifiques ; on place le malade dans une case au milieu de plusieurs feux que l'on allume pour y établir une chaleur considérable, on lui fait boire beaucoup de tisanes fort actives & sudorifiques : on lui frotte souvent tout le corps avec de l'huile de poux de bois, espece de fourmis du pays, qui ronge le bois, ou avec de l'huile d'olive, dans laquelle on a écrasé des gouslés d'ail ; on tâche enfin par toute sorte de moyens d'exciter la sueur, & on continue ce traitement jusqu'à ce que le malade soit mort ou guéri. Cette méthode, qui, comme l'on voit, n'est point nouvelle, réussit quelquefois, mais non pas toujours. La sueur est un bon relâchant, & le meilleur qu'on connoisse, quand on peut la procurer sans forcer la nature ; mais lorsqu'il n'y a point de disposition, tous ces remedes chauds, âcres & volatils ne font que porter l'agitation dans le sang, & par contre-coup, dans les nerfs, ils tendent les fibres, plutôt qu'ils ne les relâchent. On a proposé les frictions mercurielles. On fait que ce remede réussit dans la rage qui est une maladie des nerfs : pour moi je m'en suis mal trouvé dans le Tétanos : s'il peut avoir eu quelque succès, comme on le dit, il faut que les malades aient été naturellement bien disposés à recevoir l'impression de ce remede, & je pense que l'inonction de la graisse y a eu beaucoup de part.

On avance encore, qu'on a réussi en plongeant les malades dans la mer ; on conseille les bains froids. En effet ils calment les convulsions vaporeuses. Il peut se faire qu'ils aient réussi dans quelques-unes des especes de convulsions, qui avoient le caractere du Tétanos. Ces convulsions surviennent alors, parce qu'une sorte de vacuité rend les nerfs irrégulièrement tendus. On fait que les mouvements vaporeux se font plus particulièrement ressentir après l'abstinence, les saignées & les évacuations quelconques, les bains froids tendent tous les nerfs également, & par conséquent rétablissent l'équilibre. Voudroit-on que la révolution produite par la surprise de se trouver inopinément dans l'eau froide fut capable de rétablir le cours irrégulier des esprits. Les forces passions de l'ame, quand elles sont subites, produisent quelquefois cet effet : d'autres fois elles le troublent : ceci dépend d'une espece de hasard. Mais supposé qu'on pourroit espérer un hasard heureux, peut-on enfin, dans une maladie aussi pressante, compter sur le hasard d'une révolution, tandis qu'on a des moyens plus certains.

Dans le mal de mâchoire des enfans, c'est le même trouble dans les nerfs, ce sont aussi les mêmes indications qui se présentent. Le choix des moyens peut varier par rapport à l'âge, mais ils doivent être toujours dans la classe des calmans, des minoratifs très-doux, des narcotiques & des relâchans. On remarque que les enfans se trouvent sensiblement mieux dans le temps qu'on les frotte d'huile chaude, ou qu'on les baigne. Cependant il est extraordinaire de voir ces mieux subsister long-temps & les malades guérir. Peut-être qu'on ne continue pas ces remedes assez de temps, & qu'il faudroit tenir les enfans dans un bain continuvel, jusqu'à ce que la cause irritante feroit totalement expulsée ou amortie, supposé qu'elle puisse l'être.

Il est connu de tout le monde que dans certaines habitations, où autrefois ce genre de mal emportoit tous les Negrillons, quelques Negres ont avoué, par bêtise ou autrement, avoir eux-mêmes occasionné la maladie, en introduisant dans la bouche & dans l'estomac de l'enfant, des corps capables de s'y implanter, & d'y déterminer une irritation continue & hors de tout secours. On sent qu'en pareil cas, il n'y auroit qu'une mort certaine à attendre.

Nous ne dirons rien du sang de la veine ombilicale, ni des nouveaux essais que font quelques Praticiens pour prévenir cette maladie : c'est de l'expérience qu'il faut attendre la décision du problème ; mais comme aujourd'hui le mal est devenu extrêmement rare sur les habitations, depuis les précautions que prennent les Habitans, ce n'est pas sur le succès de quelques années, qu'on peut fonder une opinion nouvelle.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que des maladies dont le principe se développe & pérît dans le même individu : nous allons traiter maintenant de celles qui ont la propriété de se propager & se communiquer d'un sujet à l'autre ; des maladies contagieuses.

Après la gale, dont nous ne parlerons point, la plus commune de ces maladies dans les Isles, est celle qu'on nomme Epian : c'est une maladie de la peau à laquelle les Negres sont fort sujets, & qui se communique non-seulement par l'acte vénérien, mais même par le simple contact. Elle est aussi très-commune en Afrique, puisque les Negres qui en viennent en sont souvent affectés. Les Caraïbes y sont peu sujets, & les Blancs la contractent plus difficilement que les Negres.

Elle consiste en de grosses pustules molles, humides, jaunâtres, presque semblables à celles de la grosse gale, qui parviennent en peu de temps à leur grosseur ; il se forme une croûte qui s'entrouvre & laisse suinter une sanie virulente. Elles diffèrent des pustules vénériennes en ce que celles-ci sont d'une chair plus ferme, & d'un rouge pâle. On distingue aussi l'Epian sec, communément appellé Epian Caraïbe ; ce n'est autre chose qu'une gale sèche & maligne, tenant de la nature de la lepre, consistant en une quantité de petites pustules sèches & écaillieuses, qui couvrent l'habitude du corps.

Comme cette maladie peut se communiquer par le commerce vénérien, qu'étant contractée par cette voie, elle attaque les parties qui ont été exposées les premières à la contagion, & qu'elle guérit par les anti-vénériens, presque tout le monde la regarde comme une branche de la maladie vénérienne.

Mais ces raisons ne sont point péremptoires. Premièrement il est plus ordinaire de contracter l'Epian par le simple attouchement que par toute autre voie. La gale avec qui il paroît avoir plus de rapport, peut aussi se contracter comme la maladie vénérienne, attaquer les mêmes parties, & elle guérit aussi par les anti-vénériens.

Secondement, l'Epian a un caractère essentiel tout différent de celui du mal vénérien. Celui-ci est un Protée qui paroît sous toute sorte de formes ; mais cependant il cache rarement son origine, & s'il le fait, ce n'est que

10

dans quelques sujets, qui font exception à la règle; c'est-à-dire, il est très rare qu'il ne paroisse au commencement ou à la fin des symptômes décisifs; l'Epian au contraire ne se manifeste jamais que par des pustules différentes des vénériennes, des douleurs ou des tumeurs dans le périoste, & celui qui contracte l'Epian, n'a jamais que les symptômes propres à cette maladie.

Le principe de l'Epian ou le virus épianique produit tous les effets d'un coagulant de la lymphe, il paroît avoir sa tendance naturelle au corps muqueux, dans lequel les pustules ont leur siège. Il a aussi relation avec les parties aponévrotiques & le périoste; c'est sur elles qu'il se porte, quand il est repoussé vers l'intérieur & que les pustules disparaissent. Alors il survient des douleurs considérables dans ces parties, qui continuent jusqu'à ce que la maladie reparaît sous la première forme; car elle n'en prend jamais d'autre que lorsqu'elle a totalement changé de caractère.

Il regne dans le Pays un préjugé, que ce mal, de même que la petite vérole, n'affecte ordinairement qu'une seule fois dans la vie. Ce sentiment, accrédiété par les Habitans qui sont dans le cas d'avoir des Negres à faire traiter, & contesté par les Chirurgiens qui prétendent ne devoir pas garantir les esclaves qu'ils ont guéris, des nouveaux risques qu'ils peuvent courir après leur guérison, est difficile à éclaircir à cause de la mauvaise foi des Negres sur cet article. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est rare, & même comme hors d'exemple de voir des Negres être pris une seconde fois de la contagion, quoi qu'ils s'y exposent, lorsqu'il s'est écoulé un laps de temps assez long après leur traitement, pour constater leur guérison radicale.

On ne connaît, jusqu'à présent, d'autre spécifique contre cette maladie, que les anti-vénériens & les anti-psoriques, le soufre, le mercure & les sudorifiques. Mais comme il est d'observation que le vice ne peut-être détruit qu'autant qu'il est fixé à l'extérieur du corps, & paroît sous la forme qu'il doit avoir, il est prudent de commencer le traitement par des remèdes préparatoires propres à porter le vice au dehors, il se rapproche encore par cette circonstance du vice psorique. Il faut éviter de trop rafraîchir les malades; on leur fait manger des choses qui sont connues pour pousser à la peau les impuretés de la lymphe, telles que sont les giromons, les escargots de rivière, la chair de requin, &c.

Le soufre a l'avantage sur les autres moyens, qu'il détermine d'abord toute l'humeur virulente au dehors; j'entends parler de son usage intérieur. On le continue pendant quarante jours à la dose d'un demi gros, & on prend en même-temps une légère tisane sudorifique. Ce remède paroît être le spécifique naturel de l'Epian. Il manque moins la maladie que les autres méthodes, & il est rare de voir des récidives ou des suites chez les Negres qui ont été traités par ce moyen. Mais il a un grand inconvénient: il dissout le sang, davantage même que ne fait le mercure; & pour peu qu'il y ait de disposition au mal d'estomac, il ne peut pas être employé.

Les Gens de l'Art, qui regardent ce mal comme un symptôme de maladie

vénérienne, le traitent par les frictions mercurielles, ou le remede de Vanswiéten. Quand ils sont bien administrés, les pustules épianiques leur céderent encore plus aisément que ne font les vénériennes; mais ils manquent souvent le principe du mal, qui est sujet à récidiver après le traitement fini, ou à avoir des suites plus pernicieuses encore que la reparation des pustules.

La plupart des Habitans sont aujourd'hui dans l'usage de traiter eux-mêmes leurs épianistes & leurs vénériens avec la tisane sudorifique ordinaire, qui, par parenthèse, a beaucoup plus d'effet ici sur toutes les especes de maladies vénériennes qu'elle n'en a en France. Elle réussit presque toujours dans la cure de l'épian, & même plus efficacement que le mercure. Elle peut d'ailleurs être employée dans toutes les circonstances où les malades peuvent se rencontrer; elle ne nuit point au mal d'estomac, & s'ils sont dans la consomption, on la fait moins forte & on la joint à l'usage du lait.

Comme les sudorifiques portent naturellement à la peau, les pustules sont plus long-temps à disparaître, parce qu'elles se succèdent. Mais aussi elles dépoillent plus sûrement la masse des humeurs de tout le virus qui pourroit y séjourner, & le mal récidive moins que lorsqu'on s'est servi du mercure, n'importe sous quelle forme.

Les Negres ont des tisanes & des grappes particulières avec lesquelles ils se guérissent entre eux de cette maladie & du mal vénérien. La base est le plus souvent le bois Arada & une plante rampante appellée Branda. Le premier est un bon sudorifique, propre à purifier la lymphe; le second a la même propriété, mais il est plus violent; il pousse beaucoup d'humeur à la peau: à forte dose il fait vomir, & même c'est un poison.

Lorsque le virus épianique, sans avoir été manqué par le traitement, laisse dans la lymphe des impuretés qui n'ont pas été suffisamment chassées au-dehors, il en reste une mauvaise disposition, une cacochimie d'une espece particulière. Le Sujet, quoique maigre, reste avec un empâtement lymphatique dans le tissu de la peau, sur-tout de la tête, du col & des extrémités, qui lui fait paroître la figure grossière & épaisse; il a souvent des engorgemens dans les glandes lymphatiques, les mollets se déprimant, les pieds s'empâtent, la respiration devient quelquefois courte, & souvent il se décide par la plante des pieds une dépuraction de la lymphe; il survient de ces petits ulcères, qu'on appelle crabes. C'est une substance charnue, fongueuse & blanchâtre de figure ronde, qui se forme sous le gros épiderme de la plante des pieds des Negres, le soulève & l'entr'ouvre pour se faire jour. C'est pour cette raison & à cause de sa figure, qu'on lui a donné le nom de Crabe, espece d'animal crustacé qui vit sous les terres humides, à la maniere des Taupes, & en sort pour chercher sa nourriture. Cet ulcere a une espece de racine ou de pédicule, comme le ganglion, elle sort de la partie la plus profonde de la peau, & doit être détruite, si on veut que la maladie guérisse. On se sert pour cet effet de diverses plantes acres & corrosives que produit le Pays, quelques-uns emploient le sublimé corrosif.

mais le meilleur caustique dont on puisse se servir avec sûreté est la pierre infernale, une fois qu'on a détruit ces pédicules jusqu'à la racine, l'ulcere guérit; mais cette maladie dépendant de la constitution caco chimique de la lymphe qui subsiste, se renouvelle toutes les années dans les saisons pluvieuses.

Il est encore un autre mal, à-peu-près de même nature, dépendant de la même caco chimie de la lymphe, & qui attaque aussi les pieds. C'est une sorte de deslechement de l'épiderme qui s'entr'ouvre, se fend & tombe insensiblement par écailles, au point de former des érosions sèches, qui serpentent & s'étendent assez avant dans les chairs, dont la superficie est toujours sèche. Il y en a qui appellent cette maladie, de genre dartreuse, crabes courantes. J'ignore si on la connaît par-tout sous le même nom. C'est dans les temps secs & chauds, que les Negres mal-propres en sont le plus communément affectés. Les bains de lessive ou d'eau de mer ramollissent la peau & les chairs deslechées, corrigent l'humeur lymphatique acré & tenue, & font disparaître pour un temps cette maladie.

~~X~~ Lorsque le vice épianique a été mal traité, & ce qu'on appelle manqué, il change quelquefois de caractère, il dégénère sourdement, sur-tout s'il a été joint avec le vice vénérien; il devient alors rebelle à presque tous les remèdes connus, & produit des accidens, qui ont beaucoup de ressemblance avec les symptômes qui accompagnent la ladrerie.

Les Negres ainsi affectés tombent d'abord dans la même caco chimie dont nous venons de parler, mais à un degré beaucoup plus considérable : puis après ils éprouvent ou des douleurs profondes, qui paroissent avoir leur siège dans le périoste, ou des gonflements dans les glandes lymphatiques. Quelquefois, à la suite d'un rien, il paroît dans les parties aponévrotiques, dans le voisinage des articulations, & dans le tissu cellulaire sec, des tumeurs ayant la forme & la dureté d'une petite glande engorgée, qui par la suite s'échauffent, deviennent douloureuses, s'enflamme, abcident imparfaitement avec peine, & donnent une rosée lymphatique & glaireuse. Cette maladie arrive ordinairement à ceux chez qui le mal vénérien s'est joint à l'Epiان.

A ces abcès succèdent des ulcères sinueux de mauvaise nature, très-difficiles à guérir, & qui font des progrès à mesure que le reste de la lymphe épaissie tombe en dissolution putride. Après que les matières stéatomateuses qui les entretiennent sont épuisées, ils se cicatrisent d'eux-mêmes, mais au bout de peu de temps il se forme un nouvel engorgement dans les environs, & l'ulcere reparoît.

Ces tumeurs, qui sur les Negres attaqués de maladies vénériennes, m'ont paru dénoter le mélange d'un ancien vice épianique dégénéré, sont assez communes en Europe chez ceux qui ont d'anciennes véroles ; mais elles ne sont pas aussi difficiles à guérir.

J'ai vu échouer les frictions mercurielles & réussir au contraire le remède de Vanswieten, joint aux sudorifiques.

D'autres fois, après les mêmes accidens que ceux dont nous avons parlé, & lorsqu'il n'y a que le seul vice épianique dégénéré par les mauvais traitemens,

Il paroît à la surface de la peau noire des Negres de larges taches rouges, couleur de feuille morte & assez irrégulières, sans élévation ni dépression à la peau, sans prurit ni douleur. On considère ces taches comme un premier degré de ladrerie, & on les nomme communément dartres rouges, quoi qu'à proprement parler, elles doivent être plutôt considérées comme une sorte d'albos particuliere aux Negres, dont la peau noire n'est susceptible de prendre que la couleur rouge lorsqu'elle s'altère. Il ne paroît pas que la matière de ces dartres soit ni épaisse, ni acre puisqu'elle ne produit ni tumeur, ni prurit, ni érosion. Il semble au contraire que toute sa propriété consiste à altérer la couleur noire du corps muqueux, dans l'endroit seul où elle se porte, & qu'elle soit plus propre à émousser la sensibilité des nerfs qu'à l'augmenter, puisque, quand la maladie devient ancienne, le sentiment de la peau diminue peu-à-peu à l'endroit de ces taches. Quelquefois après ces dartres, il survient d'autres accidens aux malades, mais souvent aussi ils en sont quittes pour être tachés toute leur vie.

Les frictions mercurielles les font disparaître, mais au bout de quelque temps elles reviennent. La simple cautérisation les efface aussi pour un temps, ainsi que l'Epian : les Marchands de Negres ne sont que trop au fait de cette supercherie. Je ne connois point jusqu'à présent de remede certain, qui les guérisse radicalement.

Il arrive souvent encore, que quand le vice épianique dégénéré a pris un certain degré de malignité, il attaque sourdement la lymphe, l'altère sans que le malade sans apperçoive, & qu'ensuite la partie altérée & tendante à l'épaississement & à la corrosion se porte sur les extrémités, s'y dépose & occasionne les maux que nous allons décrire.

Ce sont souvent de petits ulcères chancreux, qui se forment à l'extrémité des doigts ou des orteils, ou bien aux jointures des dernières phalanges, gagnent l'os, le carent & déterminent la chute de la dernière articulation. L'exfoliation se fait ensuite d'elle-même, la maladie paroît terminée, l'ulcere se cicatrice & le malade croit en être quitte pour un ou plusieurs ongles perdus & une cicatrice ridée au bout des doigts.

Des années se passent quelquefois tranquillement, jusqu'à ce que le vice assoupi, mais qui existe toujours, se réveille pour déterminer une seconde révolution, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ait altéré une assez grande quantité de matière pour avoir besoin d'être expulsée par une autre crise. La partie alors paroît s'engourdir, le malade éprouve une sensation de fourmillement, les anciennes cicatrices se gonflent, se rouvrent, les autres jointures se tuméfient & abcédent, & les phalanges tombent les unes après les autres, jusqu'à ce que tout le venin soit encore épuisé. Alors les extrémités des membres se cicatrisent de nouveau, la tranquillité reparoît jusqu'au moment d'une crise nouvelle. C'est ainsi que d'articulation en articulation le malade perd les pieds & les mains par parties, tandis que le reste du corps paroît jouir d'une bonne santé.

Il est des Sujets chez lesquels, après plusieurs crises il paroît en sur-

venir une décisive, ensuite de laquelle ils restent quelquefois bien portans huit ou dix ans, & même le reste de leurs jours. Mais comme il n'y a point de terme fixe d'une révolution à une autre, il n'est pas possible de déterminer si la dernière crise a bien véritablement décidé une guérison radicale.

D'autres fois, ce sont des engorgemens lymphatiques qui surviennent aux jambes, sous la forme de pustules plattes & larges. La lymphe arrêtée après un certain temps s'échauffe & tombe en suppuration putride. De-là des ulcères rongeans, sous une apparence d'artreufe, & dont les chairs sont plus rouges & plus putrides que dans les ulcères vénériens. Leurs environs sont d'artreux. Souvent toute la jambe & le pied deviennent fort gros & sont écaillieux comme dans la lepre. D'autres fois ces ulcères sont précédés ou accompagnés d'une insensibilité dans la partie, qui fait que les malades ne sentent point les piqûres qu'on leur fait, ni même l'effet du feu. C'est ce qui arrive le plus communément quand ils ont été précédés de d'artres rouges.

Ils sont beaucoup plus difficiles à guérir que les vénériens, & il y a même peu d'exemples qu'ils aient guéri radicalement. Ils résistent aux frictions mercurelles, qui quelquefois leur font prendre une apparence de carcinoma. Ils résistent aux sudorifiques à forte dose, au moins pour un temps. Peut-être cependant qu'un très-long usage de ces remèdes, combinés, s'il le falloit, avec des balsamiques & des amers ou autres toniques, les guérirait pour toujours.

On regarde communément ces derniers effets de l'Epiان dégénéré comme des degrés de lepre, & par conséquent comme des maladies très-contagieuses; c'est d'après cette opinion qu'on a établi, ou pour mieux dire, renouvelé les loix séveres, qui sequestrent du commerce des hommes ceux qui en sont atteints. Cependant aujourd'hui l'expérience fait connoître qu'elles ne sont pas aussi communicatives qu'on l'avoit cru, & que la véritable lepre même, dont nous allons parler, ne se contracte que par une fréquentation bien familière, & non par la simple communication de l'air ambiant, à moins qu'il ne soit très-concentré.

Il y a fort long-temps qu'on a abandonné le meilleur Quartier de l'Isle Désirade, pour être la retraite de ces malheureux, autant victimes d'un préjugé outré, que de leurs maux. Dans un voyage que j'y ai fait, à dessein d'examiner la nature de ces maladies, j'ai appris des Habitans qui en sont voisins, que quoique les malades, qui étoient tous Negres ou Mulâtres, rodassent parmi eux & fréquentaient leurs Esclaves, ils n'avoient encore communiqué leur mal à personne de l'endroit. J'ai vu des enfans faits dans la ladrerie, sans jusqu'alors; il y en avoit cependant un quadragénaire. J'ai encore vu une Négresse dont les mains & les pieds étoient tombés, laquelle avoit plusieurs enfans mulâtres, qui paroisoient n'avoir point de mal: & on m'a assuré que leur pere n'en avoit pas contracté.

Les malades que j'y ai vus, m'ont dit avoir été autrefois attaqués de l'Epiان, ils avoient pour symptômes, des d'artres rouges, des ulcères écaill-

leux aux jambes, la chute de quelques-unes des extrémités, des loupes, & l'épian sec ou caraïbe. Il y en avoit dans le nombre, chez qui ces symptômes étoient l'effet de la véritable lepre, dont nous allons parler.

Ce qui doit étre regardé dans ce Pays-ci, comme véritable ladrerie, est une maladie, ou plutôt un assemblage des différens accidens tous lesquels les Médecins ont toujours reconnu la Lepre ou le Léontiasis. Cette maladie, qui est encore regardée par la plupart, comme dépendante des effets du vice vénérien, se contracte aussi de la même maniere & même beaucoup plus aisément. On court des risques en se servant des mêmes hardes & des mêmes vases. Quelques-uns des symptômes ont aussi bien des rapports avec certains accidens que cause le virus vénérien, quand il est ancien, & qu'il a perverti la lymphe. Il en differe cependant par la nature des premiers accidens, qui, s'ils sont vénériens, ne sont jamais que de la classe des consécutifs, ou de ceux qui dépendent de l'infection générale de la lymphe. On sait bien qu'on court moins de risque pour contracter la maladie vénérienne, lorsqu'il n'y a que des accidens consécutifs & éloignés, & que si on la contracte alors, on évite quelquefois les symptômes primitifs; mais ces exemples ne sont pas constants, comme dans la ladrerie; ils ne sont même que des exceptions à la règle.

La ladrerie differe non-seulement par la maniere de s'annoncer dans la contagion, mais encore dans l'hérédité. Elle ne se déclare pas à la naissance, comme le mal vénérien, ou peu après; ce n'est qu'à un certain âge, & ordinairement dans le temps de la force des passions. Souvent quoiqu'un pere & une mere soient ladres, aucun des enfans ne le deviennent: quelquefois tous meurent de cette maladie, ou il n'y en a que quelques-uns qui en soient affectés. Il arrive d'autres fois même, que le mal ne se manifeste pas dans le fils, mais dans le petit-fils, & quelquefois encore dans l'arrière-petit-fils.

Il est cependant à présumer que tous naissent avec le même germe, puisqu'ils le transmettent à leur postérité; mais que des causes fortuites, & qui nous sont encore inconnues, influent sur le tempérament de certains, & empêchent le développement de ce germe. On remarque encore que la maladie héréditaire se déclare plus tard chez les femmes & chez les buveurs de profession. Ces observations bien faites, si elles étoient suivies & exactes, pourroient mener à la connoissance de ces causes, qui empêchent quelquefois le développement de la maladie; on pourroit en tirer des conséquences pour la nature du spécifique propre à détruire ce vice.

Quoi qu'il en soit, il est très-difficile de remonter à la source des accidens qui constituent cette maladie, & qui ont certaine affinité avec ceux d'un ancien vice vénérien. Nous voyons que les Ladres que nous connaissons ont contracté leurs maladies avec d'autres Ladres, & successivement, sans qu'on puisse découvrir si au fond c'est un vice vénérien ou épianique dégénéré, ou si c'est une maladie particulière. Ce qu'il y a de certain, c'est que les accidens qui s'annoncent sont dépendans d'une lymphe épaisse & rougeâtre; ils engouent tout le tissu cellulaire sec, c'est-à-dire, celui qui n'est point rempli par la graisse, mais par une rosée lymphatique; tel

est celui du nez, des oreilles, du front, du menton, &c. Ces parties alors se gorgent de sucs lymphatiques, albugineux, s'étendent quelquefois jusqu'à devenir monstrueuses, & se changent en une substance qui a bien l'apparence du lard, mais qui se durcit au feu en pétillant, à cause des sucs gélatineux qui s'y trouvent mêlés.

La Ladrerie est donc à craindre pour ceux qui sont exposés à la contagion, ou qui descendent de peres ou d'ayeux qui en ont été infectés. Les personnes chez qui la présence du germe fait douter si il ne se développera point, sont ou deviennent de constitution grossière & épaisse, quoique robustes. Elle commence ordinairement à se déclarer par des embarras dans les glandes conglobées ou lymphatiques; il survient en diverses parties du corps des dartres rouges, une insensibilité plus ou moins marquée; la conjonctive rougit assez ordinairement, & le mal se décide ensuite par le boursoufflement de la peau du visage, sur-tout du front, du menton, du nez & des oreilles; il se leve des pustules plates & larges, semblables à celles que produit l'urtication; d'autres fois ce sont des pustules sèches & écaillieuses qui couvrent tout le corps, les tendons des mains & des pieds se rétractent, les malades souffrent souvent par tout le corps un prurit insupportable. Quelquefois il se forme des loupes ou des especes d'appendices au nez & aux oreilles. Chez d'autres la maladie porte plus particulièrement aux jointures des extrémités, qui se détachent & tombent. Car, outre que nous avons observé ces accidens venir à la suite de l'Épian dégénéré, nous l'avons aussi vu survenir sans avoir été précédé de cette maladie, chez ceux qui avoient fréquenté des Ladres, ou qui en descendoient. Enfin il survient des tubercules dans les poumons, des ulcères dans la gorge; & les malades, après avoir long-temps traîné une vie misérable, finissent, on peut le dire, comme des Réprouvés.

Il paroît, par les effets de cette maladie, que son principe porte l'épaississement dans la lymphe albugineuse, l'acrimonie dans l'humeur séreuse, & une sorte de discrassie scorbutique dans la partie rouge du sang. On connoît bien les moyens de remédier à ces différens désordres; mais pour détruire le principe qui le reproduit continuellement & qui nous est inconnu, il faut qu'une longue suite d'observations nous en découvre la nature, ou que l'expérience ou le hasard nous en montre le spécifique. Dans la troisième Partie je rendrai compte des succès ou de l'inutilité de mes recherches à cet égard.

Jusqu'à présent, on a regardé le mal comme un vice vénérien ancien, & on l'a attaqué par le mercure; mais loin que ce remede ait réussi, on s'en est toujours mal trouvé. Il aigrit presque toujours les accidens, en raison probablement de la discrassie scorbutique, qui se rencontre dans le sang des Ladres. On a vu, & moi-même j'ai observé, que les sudorifiques réussissoient mieux, ils pallient au moins le mal & guérissent pour un temps. Peut-être que, lorsqu'on les administrera avec plus de méthode; & qu'on aura porté le traitement au point de perfection dont il est susceptible, les succès en seront plus marqués. Une

Une autre maladie du même genre, plus commune dans le Pays, parce qu'on n'a pas la même prévention contre elle, c'est l'Eléphantiasis. Son principe est moins volatil que celui de la Ladrerie, quoi qu'elle en soit une espèce, par conséquent moins contagieux. Il tend presqu'en entier à l'épaississement & presque point à la corrosion; quoi qu'il puisse affecter les extrémités supérieures & inférieures, je ne l'ai jamais vu que sur ces dernières.

L'Eléphantiasis se contracte de trois manières, spontanément par une sorte de cachexie qu'engendrent dans la lymphe la malpropreté de certains Negres, l'usage des mauvais alimens, la longue habitude & l'ancienne répercussion vers l'intérieur de quelques autres vices pareillement cachectiques, tels que la gale, l'épian, la maladie vénérienne; par contagion, soit simplement en couchant avec un Eléphantiatique, ou par le commerce vénérien, & enfin par hérédité. La voie de contagion paraît être la plus rare, & celle d'hérité la plus commune.

La succession dans l'hérédité est, ainsi que celle de la lepre dont nous venons de parler, souvent interrompue, quoique le principe existe. Quelquefois la maladie passe au petit-fils, sans que le fils en ait jamais été incommodé, c'est cette interruption qui rend incertaine l'origine du mal, & peut faire souvent prendre pour maladie spontanée, celle qui vient d'hérédité. Mais enfin ceux qui sont nés pour devenir Eléphantiatiques, quoi qu'ils se portent assez bien jusqu'à la huitième ou dixième année que le mal se déclare, se reconnaissent toujours à leur constitution grossière, sur-tout à celle du visage, qu'ils semblent avoir bouffi, quoique d'un assez beau noir. Ils ont les lèvres épaisses, les mâchoires larges, & sont sujets à des engorgemens lymphatiques dans les glandes, ainsi que ceux qui sont disposés à devenir ladres.

Quand la maladie veut commencer, ils ont souvent des especes d'érysipeles aux jambes & aux pieds, qui à la fin se fixent, épaisissent, & empâtent insensiblement la peau. A mesure que le bas de la jambe gonfle, il semble que le gras ou le mollet diminue & maigrit. La peau qui y devient flasque & vacillante par la laxité du tissu cellulaire semble détachée des muscles qu'elle recouvre; les veines surannées & saphenes sont tendues & paraissent être devenues plus roulantes. La maladie fait des progrès. Les pieds deviennent monstrueux & se couvrent de petites élévarions sphériques ou pyramidales, qui cachent même les orteils. La tête reste grosse, le visage conserve son apparence d'embonpoint, à-peu-près comme chez les rachitiques.

Quand le germe du mal s'est formé de lui-même, sans avoir été apporté d'ailleurs, soit par l'hérédité ou la contagion, c'est ordinairement pour des causes telles que nous l'avons déjà dit. Les Sujets sont par conséquent le plus souvent mal fains, ou exposés à diverses maladies; jusqu'à ce que, dans un temps ou dans un autre, il se fasse une crise par les pieds, qui leur rende la santé en les rendant Elephantiatiques.

Nous traiterons dans la Partie suivante de la cure de cette espèce de Ladrerie avec celle de l'espèce dont nous avons parlé.

MALADIES regnantes depuis le mois d'Octobre 1777, jusqu'au mois d'Avril 1779.

DANS le mois d'Octobre, qui a été fort chaud & encore sec, le sang s'est maintenu dans son même degré de sécheresse & sa même tendance à l'inflammation. Si la bile n'étoit pas putride, comme quand les chaleurs sont accompagnées de pluies, elle n'en étoit ~~pas~~ plus acre & plus disposée à s'exalter. On a vu dans le courant de ce mois & jusqu'à la fin du suivant beaucoup de dissenteries produites par l'effet d'une bile acre & brûlante, qui se déposant dans les follicules des gros intestins y produisoient des espèces d'anthrax, elles étoient accompagnées d'une fièvre double tierce, avec une douleur forte & une tension au bas-ventre, qui paroissoit inflammatoire. Les déjections étoient d'abord glaireuses & sanguinolentes avec beaucoup d'épreintes. Les malades rendoient ensuite une matière purulente semblable à la lie de vin. Ces maladies ne se calmoient par aucun des moyens indiqués, c'est-à-dire la saignée, les bains & les tempérans. Ce qui réussissoit le mieux étoit la diète blanche & les petits lavemens faits avec le lait, ou une bouillie tout claire. Quelques-unes de ces maladies sembloient céder tout-à-coup au quatrième jour ou au septième, mais c'étoit l'effet du transport de l'humeur des intestins sur l'estomac, où elle occasionnoit les mêmes désordres, & les malades périsssoient après trois ou quatre jours d'un hoquet opiniâtre & fatiguant. A l'ouverture des cadavres, on trouvoit les gros intestins fort épaisss par l'inflammation, & remplis d'ulcères ronds & profonds, l'intérieur de l'estomac noirâtre & couvert d'aphthes gangreneux. Il faut observer qu'il y avoit dans les derniers jours de pareils aphthes sur la langue.

Les fraîcheurs, qui ont commencé avec le vent de Nord vers le 15 ou le 20 d'Octobre, ont apporté du changement dans la constitution du sang & des humeurs, & les maladies ont changé de caractère. Les fièvres ont été beaucoup moins putrides, mais plus ardentes, quoique toujours bilieuses. Les Negres ont éprouvé des pleurésies, & peu de pleuro-péripneumonies. Cette constitution a duré jusqu'à la fin de Novembre.

En Décembre & Janvier les maladies se sont renouvelées; on a vu beaucoup de fièvres putrides catharales, & plusieurs pernicieuses. En Février, le commencement du beau temps a rappelé la salubrité dans l'air jusqu'au mois de Juin, qu'on a vu quelques fièvres bilieuses, dont le caractère approchoit de celui de la fièvre jaune (*a*). Dans les mois qui avoient précédé, la sécheresse avoit été tempérée par quelques pluies de temps à autre; mais la chaleur avoit été considérable. Depuis le mois de Juin 1778, jusqu'au mois d'Octobre, les chaleurs ont été fortes, & il y a eu des calmes fréquens,

(*a*) Les malades étoient fort jaunes, leurs excréptions de même couleur. J'en ai vu dont la bile jaune, qu'ils rendoient abondamment par les selles, étoit devenue peu-à-peu de couleur lie de vin. Le jus de citron intérieurement & extérieurement étoit très-nécessaire.

qui n'ont presque été interrompus que par les bourasques des orages, beaucoup plus communs & plus forts que dans les années précédentes. Les pluies n'ont été déterminées que par le tonnerre, & la saison a été plus sèche que pluvieuse. Dans tout l'hivernage il y a eu des fièvres, qui ont été plus cathartiques & plus inflammatoires que bilieuses, à cause sans doute du défaut de grandes pluies. Elles étoient doubles tierces ; le pouls étoit souvent dur, quelquefois mol, la tête se prenoit aisément, quelques-uns sont morts dans des affections comateuses ; les malades étoient ordinairement pâles, quelquefois rouges, mais jaunissoient rarement ; ils avoient la langue épaisse, rouge sur les bords & chargée au milieu d'une crasse blanche, ils se plaignoient de la tête & de douleurs à l'orifice supérieur de l'estomac dans les redoublemens, sur tout celui du jour impair, ils avoient des hoquets & des vomissemens. Les premières ont été plus courtes & plus faciles à terminer. Un vescicatoire appliqué à la nuque, en dérangeant & interrompant le cours de cette pituite acre, qui paroisoit être la cause des hoquets, des douleurs & de l'irritation de l'estomac, peut-être aussi des paroxismes de la fièvre, suffisoit souvent pour terminer la maladie. Mais dans les derniers temps, ce simple secours ne suffisoit plus ; il ne servoit alors qu'à modérer. Ces fièvres sont devenues plus longues & plus rebelles ; elles ont exigé un traitement plus méthodique & plus conforme à ce que nous en avons dit dans la première Partie. Il y a eu dans l'hivernage peu de dissenteries au vent de l'Isle. En Novembre, Décembre & Janvier le vent s'est remis dans la partie du Nord, & a soufflé quelquefois avec force ; les pluies ont été plus fréquentes, sans être excessives, la chaleur a diminué, les fièvres continues se sont modérées, sur-tout en Décembre, & il y a eu, comme c'est l'ordinaire, quelques fluxions de poitrine cathartiques parmi les Negres.

A la fin de Janvier & en Février 1779, il y a encore eu quelques fièvres doubles tierces continues dans les endroits mal sains.

En Mars & Avril il n'y a presque point eu de pluies ni de maladies.

Fin de la seconde Partie,

AVERTISSEMENT.

C E T T E troisième Partie est principalement destinée à traiter de ce que le sol du lieu peut renfermer de propre à influer sur les causes ou la guérison des maladies, c'est par où je termine mon Mémoire. Il est bon d'observer que les eaux minérales de la Martinique & de la Dominique, dont je parle à l'occasion & relativement à celles de la Guadeloupe, n'ont été examinées & vues qu'en passant. Il ne seroit pas extraordinaire que, faute de loisir & de commodités, je me serois trompé, ou que j'aurois manqué d'observer quelques particularités; je ne crois cependant pas l'avoir fait sur l'essentiel, qui est la propriété. D'ailleurs comme je ne me pique point d'être Chimiste, je ne suis pas assez téméraire pour déduire les propriétés des eaux & l'usage qu'on doit en faire, de quelques expériences chimiques que j'ai faites; c'est d'après les effets qu'elles ont produit sur les malades, & l'observation pour ainsi dire de tous ceux qui habitent sur les lieux, que je constate leurs vertus.

MÉMOIRE
SUR LES MALADIES
DE LA GUADELOUPE
ET CE QUI PEUT Y AVOIR RAPPORT.

TROISIEME PARTIE.

J'AVOIS, comme je l'ai déjà dit, réservé pour cette troisième Partie ce qui devoit être une portion de la seconde, dans l'espoir que le temps m'auroit fourni l'occasion d'écrire quelque chose de positif touchant la cure des maladies léproseuses, & de remplir en entier la tâche que je m'étois prescrite.

Mais les circonstances n'étant point favorables à la continuation de mes recherches, & ne pouvant avancer comme certain que ce que j'ai vu, je me borne, & je donnerai comme conjectures les réflexions qui naissent naturellement de certains faits connus, & qui peuvent tendre à découvrir le véritable traitement de ces maladies.

Quelque soit la nature du principe inconnu, duquel dépendent les maladies léproseuses, il doit être à-peu-près le même dans toutes, puisqu'elles peuvent se permutoer des unes dans les autres, & que son premier effet apparent est toujours l'imméabilité de la lymphe, qui forme obstruction en quelque partie.

Les accidens qui se déclarent ensuite offrent toujours pour cause, aux regards de l'Observateur, l'épaississement de la lymphe & du suc nourricier, ou l'acrimonie putride de ces mêmes humeurs. Ordinairement, & presque toujours, ce sont les effets de l'épaississement, qui paroissent les premiers. Ceux de l'acrimonie putride ne viennent qu'après, & qui fait, si lorsque ces derniers paroissent d'abord, l'épaississement n'a pas déjà eu lieu sourdement dans l'intérieur.

L'expérience nous a appris que les fondans de la Lymphe, qui communément détruisent le vice vénérien, diminuent ou même effacent pour un

temps les effets de celui-ci, mais ne le détruisent point. Le mercure, & ses préparations reconnues pour le plus grand anti-vénérien réussissent assez, surtout le sublimé corrosif, à la façon de Vanswieten & joint à des boissons sudorifiques, pour pallier ou même dissiper les accidens dépendans de l'épaississement de la lymphe. Mais dans ceux qui dépendent de son acrimonie, ces remèdes rendent l'humeur encore plus cancéreuse.

De ces faits connus il semble résulter que le principe de la ladrerie est un principe épaississant, que celui de dissolution & d'acrimonie ne vient qu'à la suite, que son spécifique doit être un fondant, & que nous n'avons pas encore rencontré celui qui doit directement correspondre à sa nature. & à ses effets.

Le mercure est bien un des plus grands fondans que nous connoissions. Il l'est de la lymphe & du sang. Il réussit dans toutes les affections qui dépendent de leur épaississement, il n'arrive même que trop souvent, qu'à force d'atténuer ces sucs, il les jette dans un état à ne plus pouvoir servir dans l'économie animale ; mais il ne paroît pas avoir la même action sur le suc nourricier, au moins immédiatement. Les tumeurs formées par l'amas de ce suc ou son épaississement, celles qui sont véritablement charnues y demeurent insensibles. Les personnes qui passent les remèdes maigrissent dans le temps des évacuations & de la diète ; mais ensuite, le mercure ne les empêche pas de prendre souvent plus d'embonpoint qu'elles n'en avoient auparavant.

Le principe vénérien agit en coagulant la lymphe, la changeant en une matière stéatomateuse ou crétacée, c'est ce qu'on rencontre dans presque toutes les tumeurs vénériennes ; on ne voit guere de tumeurs charnues que dans des parties lâches, dont la structure permet un certain développement & allongement dans les petits vaisseaux, sans que souvent même il soit besoin d'un vice particulier dans les humeurs, pour le déterminer ; la seule irritation extérieure, ou le frottement pouvant suffire, comme on le voit quelquefois dans les Pays chauds. C'est vraisemblablement cette raison qui fait que le mercure est le spécifique de la maladie vénérienne ; il triomphe de l'effet en détruisant la cause.

Le principe de la lepre, suivant les conséquences qu'on peut tirer de ses symptômes, agit ou au moins paroît agir autant sur le suc nourricier, que sur la lymphe ; par-tout on rencontre des engorgemens ou des dépravations de ces deux sortes d'humours. Si ce principe peut être simple dans sa nature, il est compliqué dans ses effets. C'est cette complication, qui sans doute rend la cure de la maladie si difficile, & qui fait que le mercure, ne pouvant l'attaquer que dans une de ses sources, ne réussit jamais qu'imparfaitement.

Il faudroit donc pour parvenir à la cure radicale des maladies de ce dernier genre, trouver un remède, qui fut en même-temps fondant de la lymphe & du suc nourricier : peut-être le hasard nous le fera-t-il rencontrer ; mais en attendant qu'il arrive, ce hasard, je crois qu'on pourroit parvenir au but, ou du moins l'approcher, par un traitement capable de produire, soit à la fois, soit séparément, ces deux effets,

Les substances qui attaquent l'épaisseur de la lymphe sont assez continues & en usage ; celles qui attaquent ce même vice dans le suc nourricier, & qui tendent même à le décomposer, puisqu'elles dissolvent les chairs, sont les alkalis, soit fixes, soit volatils : en combinant ces remèdes, & y joignant les balsamiques végétaux, lors sur-tout que le sang se dépouille de son beaume naturel, je pense qu'on parviendroit à procurer la guérison. (b)

Il me reste à décrire, pour finir ce Mémoire, quelques particularités sur la nature du Sol & sur les propriétés des eaux thermales qui s'y rencontrent.

La superficie du Sol se trouve par-tout couverte d'une terre végétale, dont l'épaisseur varie selon qu'elle a été plus ou moins exposée aux dégradations des pluies & de la culture ; cette croûte n'est pas la même à la Grand-Terre, qu'à la Guadeloupe proprement dite : à la Grand-Terre elle est fort noire, beaucoup plus chargée de sel & plus tenace qu'à la Guadeloupe ; elle conserve l'humidité plus long-temps. Cette dernière disposition étoit bien nécessaire dans un Pays où la sécheresse est quelquefois excessive. Toute la partie du Vent est plus seche, elle est élevée sur des falaises qui bornent la mer, & forment en certains endroits des rochers affreux ; celle de dessous le Vent s'abaisse & s'incline au contraire vers la mer, où elle finit par des palétuviers noyés : c'est, comme l'on voit, le contraire de la Guadeloupe, qui a ses palétuviers au vent & ses falaises sous le vent, ce qui la rend nécessairement plus sujette aux fiévres. A la Grand-Terre il n'y a point de chaîne de montagnes, il n'y a point de rivières comme à la Guadeloupe, & le fond du terrain est de bancs de roches irrégulières, assez tendres, souvent garnies de cristallisations spathueuses, & dans lesquelles on découvre, suivant les endroits, des couches de coquillages pétrifiés & des madrépores, dont les uns sont presque méconnoissables par la pétrification, d'autres cristallisés sans avoir changé de forme : il y en a enfin, qui n'ont presque pas changé de nature ; plus on s'éloigne du bord de la mer, plus on trouve ces substances altérées. Il est encore à observer que ces corps fossiles, soit madrépores, soit coquillages, sont par bancs, qui ont une grande analogie avec le fond de la mer voisine, & avec les productions qui s'y rencontrent. Le fond de la mer est de roche dans toute la côte du Vent, sableux au Nord & au Sud de dessous le Vent, vaseux au milieu. C'est aussi dans cette partie où les tempéramens sont les plus pauvres, & où il y a le plus de fiévres & d'obstructions, qui en sont les suites.

A la Guadeloupe la terre est plus rougeâtre, moins chargée de sel, plus poreuse & se dessèche plus promptement : dans les terrains usés, elle est plus rouge qu'ailleurs, & mêlée de deux sortes de sable, qui se rencontrent abondamment en beaucoup d'endroits sur le bord de la mer ; l'un est noir, très-

(b) Dans les fondans de la lymphe, je choisirai de préférence les bois sudorifiques, auxquels j'ajouterai les bourgeons des bois résineux & gommeux ; dans ceux du genre des alkalis volatils, on doit donner la préférence à la vipere & autres de même nature qui se trouvent naturellement à un principe muqueux.

fin, attractible par l'aimant, inattaquable par les acides; l'autre est blanc, de configuration tout-à-fait inégale, de grosseur moyenne & variée, ressemblant à de petits cristaux taillés à facettes: au Nord de l'Isle, on trouve aussi à la surface du Sol, beaucoup de petites marcasites noires, rondes & friables, ressemblant pour la figure, la grosseur & la couleur, à des crottes de brebis: elles sont formées de couches concentriques posées les unes sur les autres, se calcinent au feu, y deviennent rouges ainsi que la terre ordinaire, & ne donnent pendant la calcination qu'une simple odeur de terre: elles sont sans saveur, inaltérables par les acides minéraux, & ne paroissent être autre chose qu'une terre argilleuse.

Aux deux pointes ou extrémités de l'Isle, Nord & Sud, l'intérieur de la terre contient des carrières de pierre, de dureté & d'homogénéité diverses. Elles sont disposées par lits parallèles à l'horizon. La superficie de ces terreins est couverte de grosses roches détachées, qui sont pour la plupart d'une extrême dureté. On n'en trouve point le long de la côte de l'Est, & au contraire la côte de l'Ouest en est presqu'entièrement formée. C'est la partie sous le Vent.

Dans certains cantons des environs de la Basse-Terre, située à l'Ouest de la Souffrière, & par conséquent sous le vent, on trouve les roches réduites en pierre ponce par la calcination, amoncelées sans ordre, & mêlées d'une sorte de sable gris, jaune ou rougeâtre, semblable à la Poussolane d'Italie; il en a les propriétés. Ce sable de ponce est par lits que l'on croit formés des éruptions du Volcan, postérieurement à un bouleversement considérable. On ne peut déterminer au juste leur étendue; celui qui est entre la Ville & la rivière des Peres, paroît être le plus grand. Il a un quart de lieue de largeur, plus d'une lieue de longueur, & occupe au moins la moitié de la distance entre le Volcan & la mer, en suivant la direction du vent ordinaire. Dans quelques endroits, qui ont été escarpés, l'épaisseur de ce lit paroît être de vingt à trente pieds, couvrant un sol de tuf.

Dans les cantons limitrophes, où ce sable ne se rencontre point, c'est un tuf impregné de soufre à proportion qu'il s'éloigne de la superficie, mêlé de parties ferrugineuses, & de roches de toutes grosseurs.

Plusieurs observations attestent un antique bouleversement du Sol. A un ouvrage extérieur du Fort de la Basse-Terre, dans une fouille de quarante pieds, au mois de Février 1780, on a rencontré à cette profondeur un arbre entier de soixante pieds de long, tellement pénétré de vapeurs sulfureuses qu'il en exhaloit l'odeur comme le minéral même. Le tissu ligneux n'est altéré dans aucune de ses parties, le bois est seulement noirci jusques dans l'intérieur, & beaucoup plus pesant que les bois de même sorte fraîchement abattus. Pour former la cour d'une maison de la Ville, en face du Palais, on a fait un escarpement d'environ dix-huit pieds de hauteur, dans une couche de tuf natif, qui porte sur un lit de sable & de galet de mer, sorte de pierres faciles à reconnoître, au poli & à l'arrondissement qu'elles ont reçus du frottement occasionné par l'agitation continue des vagues. Ces faits indiquent les violentes secousses

secousses que le Sol voisin du Volcan a éprouvées & la nature des exhalaisons qui peuvent s'échapper d'un pareil terrain, frappé d'un soleil toujours ardent sous la zone torride.

Le fond de la mer sous le Vent est presque par-tout rocheux & peu fourni en coquillages. Au contraire il est vaseux dans la partie Nord de la côte du Vent, où il y a beaucoup de plaines & de terres noyées par la mer, couvertes de palétuviers.

Tout le long des côtes, lorsqu'on a enlevé la terre végétale, si le fond n'est pas de roches, il est de tuf. J'ai vu ce tuf dans la partie du Nord de l'Isle former une espèce de terre bolaire, & imiter le plus beau marbre par ses couleurs vives & variées, de rouge sang de bœuf, jaune, bleu, violet & blanc; il forme des glacis fort durs tant qu'il est sous l'eau, mais exposé à l'air & au soleil, il se fend, se gerce & se réduit en poudre. Il a un goût vitriolique quand on le tire de terre, les acides minéraux ne l'attaquent point.

A la montagne on trouve en beaucoup d'endroits des pierres gypseuses, du talc, du spath, du fer minéralisé avec du soufre, sur lequel se forment des efflorescences vitrioliques, & quelquefois abuineuses. Il y a aussi dans les environs de la Soufrière beaucoup de soufre, d'alun & de vitriol. Auto ir du cratere du Volcan, on ramasse des quantités de fleurs de soufre en aiguilles luisantes & bien cristallisées; & les rivieres qui descendent de ces endroits charient des eaux seleniteuses, sulfureuses, dont les unes sont faines & apéritives, parce qu'il n'y a point de mélange d'autres principes nuisibles; les autres sont pesantes, mal faines & provoquent des dysenteries ou des dévoiemens, parce qu'elles contiennent trop de vitriol, de l'alun, ou du cuivre. On rencontre encore dans de certains endroits des montagnes, une sorte de terre grise & argilleuse sentant fortement le soufre & d'un goût aigrelet, mélangé de paillettes ou de petits grains de soufre minéralisé semblables à de l'or, & qui s'évaporent au feu. Elles communiquent à l'eau la propriété de guérir la galle.

C'est ainsi que les eaux, en traversant certaines terres minérales, contractent des propriétés & deviennent médicinales. Il y a dans l'Isle quatre sources d'eaux chaudes, plus ou moins recherchées par les qualités qu'on leur a reconnues pour la guérison de certaines maladies.

La plus en vogue aujourd'ui est appellée la ravine chaude, elle se trouve dans les hauteurs du quartier du Lamentin, derrière la grand-riviere St. Charles ou Goyave; elle forme à sa tête deux bassins tout près l'un de l'autre; mais il n'y a que le second qui soit praticable, le premier étant dans une boue trop difficile à dessécher. Il y a encore beaucoup de bois aux environs, qui attirent les pluies, & retiennent les exhalaisons, non seulement de ces eaux chaudes, mais encore des rivieres & des sources voisines, exhalaisons qui font de ce lieu un endroit mal sain & fiévreux.

La chaleur de ces eaux fait éléver le matin une sorte de brouillard, que la fraîcheur de l'air condense, il a une legere odeur sulfureuse, qui ne se fait cependant pas distinguer par tout le monde. Le Thermomètre plongé dans ces bassins monte de vingt-neuf degrés & demi à trente-deux; plus les pluies-

D

sont considérables, moins la chaleur est forte; le pese-liqueur y est resté suspendu au neuvième degré.

Elles sont fort claires, sans odeur, ni saveur, agacent tant soit peu les dents. Elles ne déposent rien qu'une espece de limon roussâtre sur les roches qu'elles baignent; elles n'élevent non plus aucune efflorescence. La boue noire, qui forme les bords du premier bassin, a une odeur de soufre assez sensible. Elle est formée des débris des plantes & des feuilles pourries, de terre ordinaire mêlée d'un peu de mine de fer, & d'un sable noir, fort fin, qui est attiré par l'aimant, & indissoluble dans les acides. La terre formant le second bassin est argileuse & blanchâtre; lorsqu'on y joint du phlogistique, c'est-à-dire une graisse quelconque, son acide sulfureux se manifeste, le soufre renait; & si on la fait alors brûler au feu, elle donne une flamme bleuâtre d'odeur de soufre. L'application de cette boue guérit certains ulcères. Elle se trouve mêlée de quatre sortes de sable; savoir, un gris formé de molécules blanches de sable, & de beaucoup de petites parties de mine de fer, qui font effervescence avec l'esprit de nitre, & lui donnent une teinture verte, qu'on peut ensuite rendre noire en y ajoutant l'infusion de noix de galle; un vert & un jaune qui contiennent moins de particules ferrugineuses que le premier, dont nous venons de parler; enfin un gros sable sans consistance aussi de couleur grisâtre, mélangé de sable gris, & de particules de mine de fer, qui se démontrent de même que dans les autres sables, au moyen de l'esprit de nitre & de la noix de galle.

Le jus de citron ne fermente point sensiblement avec ces eaux chaudes; mais il les rend louches, & y fait paroître quelques petits flocons, comme s'il y avoit un peu de foie de soufre; l'alkali fixe du tartre n'y occasionne point de mouvement sensible, mais un peu après la mixtion, il se fait dans le fond du verre un dépôt gris d'un sable très-fin, & de quelques particules jaunes & noires; ces dernières sont évidemment ferrugineuses. La noix de galle n'opere sur ces eaux aucun changement, parce que le fer qu'elles contiennent, quoiqu'assez divisé pour y rester suspendu, n'y est pas dans un état de dissolution.

Par la distillation on ne découvre que de l'eau; à la fin de l'évaporation il reste les particules sableuses & ferrugineuses que nous avons vues se précipiter par l'alkali fixe, mêlées d'un peu de mucus formé des débris des végétaux. Il résulte que ces eaux contiennent un peu d'acide sulfureux, une legere quantité de foie de soufre en dissolution, un peu de mine de fer non dissoute, & un peu de sable, assez fin, pour se tenir ainsi que la mine de fer, suspendu dans l'eau.

Ces bains guérissent, ou au moins pallient, les maladies de la peau qui viennent d'un vice psoriique ou vénérien; ils guérissent radicalement le premier. La douleur & l'inflammation considérables, & en général la trop grande tension, sont des obstacles aux bons effets de ces eaux dans ces maladies.

Les douleurs & les gonflements dans les jointures, les fausses ankilosés provenantes d'une lymphe épaisse & acre, ou de cause vénérienne, céderent assez facilement. L'usage intérieur joint aux bains fond les opilations des viscères, guérit les fièvres lentes entretenues par cette cause, & les paralysies de cause vénérienne, ou provenant de l'embarras d'une lymphe épaisse; mais celles pro-

duites par l'abondance de la pituite ou l'appauvrissement du tempérament, s'y aggravent.

Dans ces dernières années, l'enthousiasme y a conduit des malades attaqués de toute espèce de maux ; on y a vu, comme on voit par-tout où il y a des eaux, qui attirent une grande affluence de monde, des maladies céder plutôt à la dissipation que les malades y ont trouvée, qu'à l'efficacité des eaux.

Les propriétés qu'elles doivent aux principes sulfureux qu'elles contiennent, & au fer, qui les rend encore plus apéritives & toniques, ou purgatives, suivant qu'il se dissout, ou ne se dissout point dans les entrailles, déterminent pour effets sensibles l'augmentation des sueurs & de la transpiration, & une sécretion plus abondante des urines, elles font même déclarer quelquefois des maladies qu'on ne pouvoit que soupçonner, lachent ordinairement le ventre dans le commencement, & constipent quelquefois à la fin.

Dans les sujets chez qui la bile est échauffée, ou qui ont beaucoup de chaleur & de tension dans les entrailles, elles sont préjudiciables & deviennent irritantes ; elles peuvent alors déterminer des dysenteries & d'autres accidens fâcheux. Elles irritent toutes les dispositions inflammatoires, érysipelateuses & cancéreuses.

L'air humide & fiévreux de l'endroit demande aussi des précautions, il faut d'abord, & de temps à autre, évacuer les humeurs, éviter les excès, se loger le plus séchement possible, user de quelques boissons dessicatives & propres à soutenir la transpiration pendant la nuit, & enfin aider l'effet des eaux par quelques remèdes appropriés à la nature des maux qu'on veut combattre.

Les eaux chaudes du Dos-d'âne, qui se rencontrent sur l'Habitation des Carmes & fournissent au canal du moulin à sucre, sont les mêmes à quelque différence près ; elles sont comme les premières, insipides & sans odeur, mais ne laissent aucune impression dans la bouche. Le Thermomètre y monte entre trente & trente-un degrés ; mais elles sont plus chaudes le matin & le soir qu'à midi, elles sont moins chaudes en temps de pluie, & le pese-liqueur y descend à neuf degrés ; elles sont fort claires & ne déposent autre chose qu'une sorte de limon favorieux, noirâtre, sur les roches qu'elles baignent ; elles n'élevent pas non plus d'efflorescences. L'infusion de noix de galle n'y change rien ; les acides ni les alkalis fixes n'y produisent point de mouvements sensibles & ne précipitent rien. D'une légère quantité d'esprits sulfureux qui s'y rencontrent, elles tirent les propriétés d'être détersives, un peu dessicatives & de pousser à la peau, mais dans un degré un peu moindre que les précédentes. Elles n'ont pas non plus les mêmes qualités apéritives, fondantes, purgatives, ou astringentes, que les premières tirent du fer : en revanche elles n'ont pas les mêmes défauts, d'être quelquefois trop stimulantes ou irritantes, comme celles du Lamentin, suivant la nature de certaines maladies & la disposition des malades.

Les eaux du Prêcheur de la Martinique, que je n'ai examinées qu'im-

parfaitement, m'ont paru semblables à celles du Dos-d'Ane; mais le pese-liqueur y étoit soutenu à sept degrés & demi. Il est vrai qu'en général toutes les eaux sont plus seleniteuses & plus pesantes à la Martinique, qu'à la Guadeloupe.

Les eaux de Bouillante ont donné le nom au Quartier & au Bourg où elles sont situées, sous le vent de l'Isle.

J'y ai examiné trois fontaines d'eau tiede, & deux dont l'une est très-chaude, la seconde tout-à-fait bouillante.

La premiere & la seule des fontaines tiedes qui soit fréquentée, est celle de Pigeon, située à-peu-près à un quart de lieue du Bourg. Elle est au bord de la mer, & on y a pratiqué un bassin en maçonnerie, ce qui fait un bain d'autant plus commode, qu'il se rencontre à portée une source d'eau froide, qui, si l'on veut, vient se mêler avec l'eau chaude du bain, & la tempère au degré souhaité.

La chaleur de l'eau fait monter le thermomètre à trente-sept degrés & demi. Le pese-liqueur s'y suspend à dix degrés. Les expériences que j'ai pu faire sur cette eau, ne m'y ont rien fait découvrir de particulier, qu'un peu de sel marin, que les vents & la brisée des vagues sur les rochers à la lame y portent de la mer.

L'observation a appris que ces bains étoient salutaires dans les paralyses, les douleurs anciennes, les rétractions dans les tendons & les ankylosés. C'est en général la propriété de tous les bains tiedes, où il y a du sel marin.

Derrière l'Eglise, il y a une autre source, où la chaleur de l'eau fait monter le thermometre à quarante-quatre degrés. Mais depuis long-temps l'insalubrité du lieu a fait abandonner ce bain.

Il y en a un à-peu-près semblable, aussi abandonné, sur le bord de la mer à l'ance du Bourg.

Au-dessous du Bourg, en allant du côté de la Basse-terre, ce qui est à-peu-près le Sud ou le Sud-Ouest, est une basse côte marécageuse, couverte de halliers & de beaucoup de mancenilliers, remplie de boues chaudes en des endroits & froides en d'autres, ce qui n'empêche pas l'herbe de croître. Je l'ai vue croître jusques sur les bords d'une source dont l'eau étoit salée & chaude au point qu'on ne pouvoit la toucher; plus il fait sec, plus cette eau est salée & prête à bouillir. Elle a la même pesanteur que celle de la mer, & ses propriétés paroissent être aussi les mêmes. La source forme un bassin à-peu-près rond, dont je n'ai pu trouver le fond en y plongeant un bois fort long pour essayer d'en retirer une bouteille que j'y avois laissé tomber. C'est de ce paletuvier chaud que sortent les exhalaisons putrides, qui infectent le Bourg & en ont chassé ou détruit les Habitans. Il est bordé par un quai de galets, qui regne tout le long de la mer, dont le fond est aussi de pareilles roches. Il y a des endroits où ces galets sont si chauds qu'on a peine à y rester les pieds nuds. En d'autres endroits on trouve une boue molle & chaude, si on y enfonce un bâton, il en sort sur le champ une épaisse fumée.

Presqu'à l'extrémité de ce paletuvier, il y a un endroit dans la mer à quelques toises du rivage, où l'eau est bouillante à environ quatre ou cinq pieds de circonférence. Elle bout réellement quand il pleut, ou que le temps est sombre : lorsqu'il fait beau, elle ne fait que frémir.

A l'entour de cet endroit bouillant & même assez loin, l'eau est encore fort chaude, & les galets du fond sont brûlans. La chaleur diminue à mesure qu'on s'éloigne.

A l'égard des boues & de la fontaine brûlante du paletuvier, l'insalubrité du lieu ne permet guere qu'on en puisse tirer parti. Cependant, en raison de leur chaleur & du sel marin, elles pourroient être employées, les boues sur-tout, comme de puissans résolutifs & fondans dans les cas d'an-kilosés, d'anciennes humeurs fixées en certaines parties, de nodus & d'autres affections semblables.

Les bains chauds à la mer sont plus pénétrants & plus stimulans à cause du battement que les vagues produisent, mais ils sont aussi plus irritans & échauffent d'avantage ; ils sont encore plus propres que les précédens pour discuter & briser des humeurs fixées, pour déterminer d'abondantes transpirations, attirer à la peau, enfin pour déterger & nettoyer les ulcères froides & gangreneux.

Dans le Quartier du Lamentin de la Martinique, il y a aussi des eaux salées presque bouillantes, & à-peu-près de la même nature que la source qui se trouve dans le paletuvier de Bouillante, excepté que l'eau paroît être plus chargée de parties pierreuses & calcaires. On m'a fait voir sur le bord d'un bassin, qui se trouve à peu de distance de la mer, dans un terrain bas, mol & argilleux, une roche grisâtre, poreuse & assez tendre, percée d'un trou au milieu, par où l'eau sourdoit quand elle étoit au fond du bassin. On m'a dit que de temps-en-temps on l'ôtoit & qu'il s'en formoit ensuite une autre. Cette eau est beaucoup plus pesante que celle de Bouillante & que celle de la mer, elle ne soutient le pese-liqueur qu'à trois degrés & demi. Elle est détersive & fort discussive, c'est-à-dire propre à nettoyer les ulcères & à atténuer des humeurs épaissies & fixées.

Cette eau, non plus que celle de Bouillante, ne s'altere point dans sa couleur par l'infusion de noix de galle ; mais les alkalis fixes la rendent trouble & laiteuse, & y font un précipité blanc, plus abondant qu'à celles de la Guadeloupe.

Depuis quelques années on a découvert dans les hauteurs du Parc, de nouvelles eaux thermales, dont la chaleur va presque à l'ébullition.

Il y a trois sources à quelques pas de distance l'une de l'autre, qui se réunissent, chacune par un ruisseau particulier, pour former un ravinage commun, dont l'eau est encore fort chaude, quoique tempérée par la marche & par des sources d'eau froide. Mais à une certaine distance, elle a le degré de chaleur ordinaire des bains, & après un long trajet, elle va se jeter dans ce qu'on nomme la Rivière rouge.

Assez loin de ces eaux, on s'aperçoit d'une quantité de vapeurs, qui s'en

Élevent & se dispersent sous la forme d'un brouillard épais & d'une forte odeur sulfureuse, mais qui ne laisse point d'efflorescence où il tombe. Les eaux sont blanchâtres & troubles en sortant de terre, ce qui vient de la quantité de fleurs de soufre qu'elles charoient. Cette fleur se dépose dans le ravinage à mesure que l'eau perd de sa chaleur & s'éclaircit, pour former, avec des débris de plantes, une boue mucilagineuse & sulfureuse, très-propre pour la guérison de certains ulcères.

L'eau des sources, après même qu'elle est éclaircie, a fortement le goût & l'odeur du soufre, elle soutient le pese-liqueur à dix degrés; mais lorsqu'elle est entièrement refroidie, elle ne le soutient plus qu'à huit. Au bout de vingt-quatre heures de séjour dans une bouteille, elle perd son odeur de soufre & n'en a plus qu'une semblable à celle de l'eau corrompue; mais au bout de quelques jours elle perd toute odeur & toute saveur; le soufre se régénère & se dépose en substance au fond des bouteilles, elle ne ressemble alors qu'à de l'eau commune, & ne conserve plus qu'un peu d'esprit-sulfureux, qui y est presqu'insensible. Le sel de tartre dans ce dernier état la rend un peu trouble; la noix de galle n'y a fait voir aucun vestige de fer.

La distillation ne donne rien de particulier; il m'a resté après l'évaporation d'une pinte, quinze grains d'un sel salé, & un peu amer, mais en poudre, laquelle, vue au microscope, présente des cristaux cubiques & des aiguilles quadrilateres. Ce sel mis au feu a rendu une fumée, qui sentoit le soufre; mais ses parties n'ont point changé de figure après la calcination.

Ces eaux spécialement sulfureuses, sont apéritives, diurétiques, portent à la peau. Je les crois les plus spécifiques du Pays pour la guérison des maladies psoriques & autres de même nature. Peut-être qu'une observation plus suivie & plus étendue de ces eaux, étendroit aussi leur réputation, leur mérite n'est pas encore bien connu.

On voit à la Dominique, au-dessous de la souffrière, des eaux minérales froides & thermales, mais qui sont beaucoup plus médicamenteuses que celles dont nous venons de parler. Ces deux sources sourdent à peu de distance du Volcan; celle d'eau chaude est rouge à sa sortie. Peu-à-peu en descendant une montagne ombragée de Cacaoyers, elle devient claire, perd de sa chaleur & dépose sur les roches une espèce de rouille de couleur rousse, & à mesure qu'elle devient froide, une espèce de sel sulfureux & vitriolique. Au bas de la montagne, & près de l'endroit où elles se confondent avec les eaux minérales froides, elles ne sont plus que tièdes & supportables pour les bains. Lorsqu'elles sont entièrement froides, le pese-liqueur ne s'y enfonce qu'entre le cinquième & le sixième degré. Elles sentent fort peu le soufre, quoi qu'elles en soient beaucoup chargées, mais elles possèdent une acrimonie & une stipticité, qui les rendent insupportables au goût. Elles rendent l'infusion de noix de galle épaisse & noire. L'alkali fixe du tartre les blanchit & les rend laiteuses. Lorsqu'on les fait bouillir elles reprennent leur couleur rousse, qui se perd de nouveau en refroidissant. Il se forme aussi pendant l'ébullition des flocons roux, qui se déposent &

forment un précipité de même couleur. La distillation ne m'a instruit de rien. L'évaporation d'une pinte m'a donné un peu de sel sulfureux garni d'aiguilles vitrioliques & alumineuses. Ce sel, exposé à une légère calcination a exhalé l'odeur du soufre, & perdu sa couleur jaune pour en prendre une grise. Mais la figure des petits cristaux n'a point changé. Il y en avoit d'exagones, de triangulaires & des aiguilles quadrilataires. Comme ils étoient fort petits, je n'ai pu les distinguer qu'à la faveur du microscope.

Les eaux froides sont claires ; elles roulent au bas de la montagne dans une terre blanche & sur des roches de la même couleur, & déposent sur ces roches une croûte de sel formée d'aiguilles posées verticalement & qui ressemblent assez à du verglas. Cette croûte au bout de quelques jours tombe en efflorescence. Elles sont également vitrioliques & alumineuses, mais très-peu sulfureuses.

On prend les bains d'eaux chaudes comme résolutifs pour les douleurs. On s'en fert contre les maux extérieurs provenans du mal vénérien, de l'épian, &c. On dit même que les Anglois y guérissent leurs Negres attaqués de cette dernière maladie, & qu'ils leur en font boire de l'eau ; mais c'est ce que je n'ai pas vu. On prend les bains d'eaux froides pour fortifier les membres débiles. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail au sujet de l'usage qu'on pourroit se permettre de ces eaux, n'ayant fait qu'y passer, & ne voulant tirer aucune induction de pratique, d'après le peu d'analyse que j'ai faite de toutes les eaux dont j'ai parlé jusqu'ici, mais seulement d'après l'expérience que j'en ai vue.

Dans les deux tiers de l'année 1779, la température de l'air a été à-peu-près ce qu'elle devoit être. Les pluies n'ont pas été abondantes, la sécheresse n'a point été excessive. Il a tombé de l'eau souvent, & la terre n'a point été inondée. Aussi on n'a vu que peu de maladies & que des maladies ordinaires. A l'exception de quelques fièvres éruptives, qui ont commencé à la Basse-Terre, & ont ensuite fait le tour de l'Isle, n'en ayant excepté que le Quartier de la Baye-Mahault, qui est à-peu-près le plus humide. Mais ces maladies ont été peu conséquentes.

Il y a eu des calmes profonds pendant le mois d'Octobre, ce mois & celui de Novembre ont été plus chauds qu'ils ne le sont ordinairement, & cette chaleur n'a pas été jointe au surcroît d'humidité qui regnoit les années précédentes dans les mêmes mois, l'hivernage n'ayant pas été fort humide. Cette variation dans l'atmosphère a été l'époque des fièvres doubles tierces à deux ou trois redoublemens les jours impairs, & à un ou deux seulement les jours pairs avec un pouls assez dur, quoique souvent petit, beaucoup de chaleur & d'éretisme, une langue plus enflammée que chargée, des maux de cœur chez les uns, point chez les autres, enfin aucun de ces accidens graves, qu'au moment de la mort. Alors les cadavres rendoient communément par la bouche plus ou moins de sang. Ces fièvres plus inflammatoires que bilieuses demandoient beaucoup de boissons tempérantes, plus de saignées que les fièvres de cette saison n'en demandent ordinairement,

& excluoient absolument les remèdes irritans, comme émétiques, purgatifs & autres. Le quinquina convenoit à la fin de la maladie, quand l'éreitisme & la chaleur étoient tombés (c).

On a vu aussi dans cette dernière année une maladie effrayante dont on croyoit le Pays exempt : c'est la Rage.

Beaucoup de chiens ont été malades & sont morts après avoir été mordus par d'autres. Plusieurs Negres mordus par ces chiens ont aussi eu le même sort ; mais les Médecins & les Chirurgiens qui les ont vus, n'ont point été d'accord sur le genre de la maladie. Il y a apparence que ceux qui n'ont pas voulu reconnoître l'hydrophobie, ont été plus entraînés par le préjugé vulgaire, que conduits par de bonnes raisons.

Quant à moi, j'ai vu un Européen qui avoit été légèrement mordu par un chien enragé il y avoit un mois, mourir avec tous les symptômes de la Rage.

Cet homme fut pris dans une nuit d'une violente douleur, qui s'étendoit depuis l'occiput & le col sur toute l'extrémité supérieure gauche ; le doigt annulaire qui avoit été blessé par le chien étoit en spasme. Un seul homme favoit son accident & ne le déclara que la nuit suivante. Le malade n'avoit point de fièvre, il fut saigné du bras pour cette douleur ; dans la journée il ne lui fut pas possible de prendre les boîfsons préférées contre cette douleur, qui paroisoit rhumatismale, parce qu'à chaque fois qu'il vouloit boire, quoi qu'il fut altéré, il pousoit des soupirs involontaires, & il survenoit dans le larynx une convulsion spasmodique, sans douleur, qui le suffoquoit. Le soir il étoit dans le même état, la douleur étoit un peu diminuée, la respiration courte & spasmodique, la langue en bon état, le pouls dur, mais sans fièvre ; l'hydrophobie avoit augmenté ; il fut saigné de nouveau, son sang étoit humecté & très-coënneux, comme celui du matin. Je pensai alors qu'il avoit été mordu ; je n'osai le demander, & je ne le fus que le lendemain par son camarade.

Le deuxième jour au matin, il fut saigné pour la troisième fois, sa douleur diminua. L'Hydrophobie, ou la crainte de l'eau, fit quelques progrès dans la journée. Il fut fort inquiet & mélancolique, parlant de la mort, pleurant & gémissant souvent, se mettant en colère quelquefois, quoique jouissant de son bon sens, frappé souvent d'idées particulières, mais sans jamais parler qu'il eut été mordu.

Le troisième jour au matin, il étoit encore assez tranquille, mais plus hydrophobe, plus inquiet & plus agité. Le premier accès de rage s'est déclaré sur les huit heures & demie par un resserrement spasmodique à la gorge, qui fut suivi de grandes agitations, plaintes & gémissements. La douleur du bras, qui avoit comme disparu auparavant, s'étoit portée à la

(c). On rapporte que dans les mêmes mois il a régné à la Basse-Terre & à la Grande-Terre des maux de gorge gangreneux, principalement sur les enfans. Je n'en ai vu aucun dans les Quartiers du Grand & du Petit-Cul-de-sac, dont l'air est plus humide.

33

tête & le malade se plaignoit d'un sentiment par toute la peau, semblable à la piqûre des mouches. Au bout d'une heure & demie, il fut tranquille & resta ainsi jusqu'à onze heures, que l'attouchement de quelques gouttes d'eau, qu'on lui jeta au visage, à sa priere, parce qu'il disoit qu'il suffoquoit, lui donna de fortes convulsions & détermina la seconde attaque, elle fut plus forte que la premiere & dura jusqu'à midi & demi. Il ne chercha encore à mordre personne, mais il avertissoit qu'il pouvoit faire du mal sans le vouloir, qu'il voyoit des animaux prêts à mordre, il disoit avoir la rage dans les dents, & sentir comme des roches & des madrepores qui les écartoient & lui piquoient la bouche. Il eut peur de la mer, qu'il vit de loin, & voulut être dans l'obscurité.

A une heure & demie, il eut une nouvelle attaque, s'efforça de mordre ceux qui l'environnoient, il écuma & contreft le cri de plusieurs animaux, notamment celui du chien; cet état dura jusqu'à quatre heures du soir. Au commencement de la nuit les attaques le reprirent, furent violentes & se succéderent jusqu'à trois heures du matin, qu'on le trouva mort, baigné dans le sang, qui sortoit par sa bouche. Cet homme avoit été autrefois sujet à l'hémoptysie. Il fut frotté de Mercure le deuxième jour; mais probablement ce remede n'eut pas le temps d'opérer.

La mortalité sur les bestiaux continue de faire des ravages. Tantôt les animaux meurent subitement dans la nuit, & sans avoir paru malades; d'autres fois ils sont malades quelques jours avant de mourir. Ceux que j'ai vus, (c'étoit des bœufs) étoient seulement tristes, avoient la gorge gonflée, ne mangeoient point ou peu, ne paroifsoient point absolument souffrir, & ne rendoient ni écume, ni bave. Ils étoient ordinairement plutôt constipés que resserrés, & ne rendoient point de sang dans les excrémens, comme il arrivoit dans la maladie qui a regné en 1774, dont j'ai rendu compte, & qu'on a vu reparoître plusieurs fois, depuis ce temps.

Les cadavres des animaux sont peu de temps après leur mort singulièrement météorisés & gonflés. Je n'ai vu ouvrir que des bœufs & voici ce que j'ai observé.

Je n'ai rien examiné d'extraordinaire dans les poumons, ni autour, sinon que le sang étoit resté fluide, épais & noir, tout le système veineux partout très-gorgé d'un sang de la même nature, l'intérieur de la trachée artere enflammé, & souvent enduit d'une écume ou d'une mucosité quelquefois rouge, quelquefois verdâtre, mêlée d'un rouge brun, enfin l'intérieur de l'ésophage sain. Les tumeurs qui formoient pendant la maladie le gonflement du col, paroifsoient dans le cadavre formées par un sang noir & épais, infiltré dans le tissu cellulaire, qui regne tout le long des jugulaires, lesquelles étoient aussi gorgées de sang. Dans le bas-ventre l'Omentum étoit toujours d'un rouge brun, & quelquefois la surface extérieure de presque toutes les entrailles. Dans les trois premiers estomacs, la membrane interne, qui étoit noire, restoit assez souvent attachée aux matières alimentaires, & sembloit ne point appartenir au viscere, tant elle s'en détachoit facilement.

E

Le quatrième estomac étoit seulement rouge & enflammé intérieurement, & comme érodé en certains endroits. Les matières qu'il contenoit étoient assez liquides.

Les intestins grèles étoient remplis de matières liquides, verdâtres, tirant sur le jaune, & ils étoient très-rouges, ou quelquefois noirâtres par intervalle. Dans ces endroits on remarquoit aussi quelques marques d'érosion. Les gros intestins étoient assez ordinairement sains, souvent vides, contenant quelques matières sèches.

Cette mortalité est-elle une véritable épizootie, ou dépend-t-elle des substances malfaisantes, qui peuvent être fournies aux animaux? C'est une question qu'il seroit très-essentiel de pouvoir décider.

Le détachement de la membrane interne des trois premiers estomacs s'observe après l'effet de certains poisons corrosifs, propres à déterminer une grande chaleur dans ces parties. Il s'observe de même dans les cadavres des animaux morts de maladies vivement inflammatoires ou bilieuses, quand les entrailles ont été beaucoup échauffées. C'est un signe qui marque bien le ravage d'un grand feu intérieur, mais qui n'en indique ni la nature ni la cause. Les marques d'inflammation dans le quatrième estomac sont toujours bien apparentes, mais celles de corrosion n'y sont pas aussi distinctes. Elles le sont davantage le long des intestins grèles, & elles peuvent être aussi bien l'effet de l'acrimonie bilieuse, que celui d'une substance corrosive venant du dehors. On fait à quel degré de causticité la bile peut parvenir: on fait que c'est dans cette humeur, que réside le plus souvent la malignité des maladies putrides. Pour se convaincre que ces traces inflammatoires & gangreneuses ne dépendoient pas de la malignité de cette humeur, comme il arrive dans la plupart des épizooties, il auroit fallu l'éprouver sur des chiens. On leur a donné à manger des morceaux d'entrailles, qui paroisoient les plus érodés, mais ils n'en sont pas morts, & on m'a dit qu'on ne s'étoit point apperçu qu'ils eussent été malades. L'engouement presque général de toutes les veines, la nature du sang, son embarras & son infiltration dans le tissu cellulaire de la gorge, aux environs des gros vaisseaux, annonce bien un principe dans le sang, tendant à l'épaissir. Mais d'où dépend-t-il ce principe? On le remarque dans certaines épizooties. Il y a aussi des plantes qui produisent le même effet.

Il faudroit donc des expériences particulières & couteuses pour pouvoir déterminer au juste la nature de la cause destructive. Rien n'est plus délicat que de prononcer en matière de poison. On fait que bien des Citoyens ont été victimes de rapports de Médecins faits trop à la légère, souvent on a attribué au poison les effets de maladies naturelles, & on a vu aussi de prétendues épizooties provenir de l'effet de certaines plantes, qui croissoient dans un temps particulier de l'année.

Il faudroit sacrifier des animaux sains & venans de loin; les exposer à la contagion, en les enfermant avec les animaux malades, ayant soin qu'aucunes personnes suspectes ne pussent les approcher. Il faudroit leur inoculer

35

même la maladie, avec le sang ou la bile de ceux qui seroient déjà morts. Si elle se communiquoit, on seroit assuré de l'épidémie; si elle ne se communiquoit point, on auroit un très-grand indice d'une cause véneneuse étrangère (*d*).

Mais bien loin de chercher à s'éclaircir ainsi, celui qui perd, quoique souvent avec de l'esprit & des connaissances, s'affecte au point que le courage l'abandonne. Alors l'esprit s'abat, la raison s'éclipse, & l'homme livré au préjugé vulgaire, ne voit plus rien que poison & souvent même que sortilèges. Au lieu de chercher les moyens de s'éclairer, il a recours à des gens ignorans & obscurs, à de prétendus devins, à des sorciers soi-disans, dont toute la science consiste à tromper ceux dont l'imagination a été frappée par les malheurs. Cette espèce d'hommes peut bien quelquefois réussir à découvrir des malfaiteurs; lorsqu'il s'en rencontre, ces gens qui ont des relations secrètes avec la plupart de ceux qui font le mal, peuvent bien les déclarer s'ils y trouvent leur plus grand profit, ou faire suspendre le crime pour en avoir une rétribution. Mais quand bien même il pourroit en résulter quelque avantage, on doit sentir combien ces sortes d'entremetteurs sont à craindre, combien leurs correspondances sont pernicieuses dans une Colonie peuplée d'esclaves portés au mal naturellement, & par état.

(*b*) Il faudroit faire des expériences sur de mauvais animaux de la même espèce avec différentes sortes de poison connu, bien en observer les effets tant sur les bestiaux empoisonnés, que sur les animaux qui mangeroient leurs chairs, ou boiroient leur sang, voir ce qu'il y auroit de relatif avec la mortalité regnante, s'il n'y auroit point quelque substance capable d'engendrer dans les humeurs animales ce venin, ces miasmes putrides & volatils, qui dans les épidémies & les épidémies sont le principe de la contagion, & tâcher enfin, d'après la connaissance des causes & de la nature des effets, de remédier à leur progrès, c'est épidémies, & de trouver l'antidote, si c'est poison.

FAUTES A CORRIGER DANS LA SECONDE PARTIE.

Page 6, ligne 40, soit qu'en effet il doive son origine : *lisez*, soit qu'en effet il dût son origine.

Page 7, ligne 7, au-delà de l'existence de la cause : *lisez*, au-delà de son existence.

Page 8, ligne 23, dans quelques-unes des espèces : *lisez*, dans quelques-unes de ces espèces.

alors d'après l'origine.

A LA GUADELOUPE, de l'Imprimerie de JEAN BENARD. 1780.